

Camille de Vitry
avec les ressortissant-e-s de Sadiola

L'OR NÈGRE

à ma maman qui vient de nous quitter,
à Félix François Gilles,
et autres Terriens et Terriennes

© 2009
(Pas de copyright...)

ISBN 978-2-912631-18-1

Ce livre reprend en divers passages de courts extraits déjà
publiés dans *L'Or africain*, Agone, 2007.

Si le photocopillage tue l'industrie du livre,
il fait vivre son contenu.
Toute initiative de diffusion privée est la bienvenue!

« Il faut que nous apprenions que chaque peuple a
une civilisation, une culture, une histoire. Il faut lutter
contre un droit qui instaure la sauvagerie, la guerre,
l'oppression du plus faible par le plus fort. »

Nègre je suis, Nègre je resterai
Aimé Césaire (1913-2008)

À propos de ce livre

par Marie-Thérèse Verschave (avril 2009)

En 2004, François-Xavier Verschave, mon époux, souhaitait rédiger un ouvrage destiné au grand public pour faire comprendre ce qu'il a appelé la « mafrafrique ».

À partir de scènes de vie quotidienne et de témoignages d'habitants d'une région d'Afrique, il voulait mettre en lumière, en les reconstituant, les mécanismes institutionnels, politiques et financiers à l'origine de situations intolérables, symboles de l'aliénation par l'Occident de tout un continent.

En 2002 et 2003, Camille de Vitry avait recueilli le témoignage des habitants de Sadiola au Mali. Ses films ont révélé un mode inimaginable d'exploitation de l'or, responsable de graves problèmes sanitaires et qui repose sur des conditions de travail insupportables. François s'était alors investi dans un travail minutieux pour recouper les informations existantes en vue d'une publication commune avec Camille et les ressortissants de Sadiola. Ce projet ne verra jamais le jour : François est décédé le 29 juin 2005...

Merci à Camille d'avoir écrit ce « roman » pour révéler, au travers de son itinéraire personnel et de sa découverte du Mali, une réalité mal connue. Au fil de son histoire, elle intègre certains éléments de travail de François sur ce dossier, rédigés en 2004 et au début de l'année suivante. Elle contribue de manière formidable à la sensibilisation de nos concitoyens et amorce l'immense travail d'information qu'il faut poursuivre.

PRÉCISIONS SUR DES QUESTIONS DE FORME :

On distinguera dans le texte qui vient les passages de la main de François-Xavier Verschave à ceci qu'ils seront imprimés dans des caractères différents de ceux du texte principal, comme ceci :

L'Occidental croit rétrospectivement que l'Afrique subsaharienne était un continent oublié et oublié de l'économie-monde. L'Occidental se trompe, comme souvent lorsqu'il s'agit d'Afrique.

D'autres caractères encore serviront à transcrire les sources écrites, rapports, e-mails, ou autres, comme cela :

Plusieurs témoignages font en effet état de maladies, dont la cause exacte reste inconnue de nous à ce jour, mais qui pourraient s'assimiler à des intoxications au cyanure, à l'arsenic et à des métaux lourds.

Le Mali en bref

Suite à l'invasion de la France en 1883, le Mali devient une colonie française sous le nom de Soudan français. C'est en septembre 1960 qu'il redevient indépendant, avec Modibo Keita pour premier président.

En 1968, Modibo Keita est renversé par un coup d'État par lequel Moussa Traoré instaure une dictature. En 1991, celui-ci est renversé à son tour par le général Amadou Toumani Touré qui, après une période de transition, fait procéder à des élections libres en 1992. C'est Alpha Oumar Konaré qui est élu, puis réélu en 1997.

En 2002, Amadou Toumani Touré, qui a quitté l'armée pour se présenter, est élu président de la République du Mali, et réélu en 2007.

En raison de la colonisation, le Français est la langue officielle, mais le Bambara est bien plus utilisé par tous les groupes (environ 80 % de la population le pratique). Quelques autres langues africaines (Peul, Sénoufo, Soninké, Tamasheq, Songhaï, Dogon, Dioula, Malinké etc.) sont aussi parlées.

L'activité économique est surtout limitée autour de la région fluviale irriguée par le fleuve Niger. Environ 10 % de la population est nomade et environ 80 % travaille dans l'agriculture ou la pêche. L'activité industrielle est concentrée autour des activités agricoles. L'émigration constitue une très importante source de revenu. Le Mali dépend de l'aide étrangère et est très vulnérable aux fluctuations des prix mondiaux pour le coton, une de ses exportations

principales. Des entreprises multinationales ont développé les opérations de prospection de l'or en 1996-1998. Le Mali est d'ailleurs actuellement le troisième exportateur d'or africain, derrière l'Afrique du Sud et le Ghana.

L'or occupe la première place dans les recettes d'exportation du Mali, devant le coton et le bétail sur pied.



I – Rêve

Cette nuit j’atterrissais à Bamako. C’était en rêve.

La noire capitale crépitante de néons se rapproche.

Les passagers descendent de l’avion, traversent la piste. Brouhaha. Chaleur. Torpeur. L’envie d’une cigarette. Je l’allume sur la piste, tire avidement quelques goulées – vite réprimandée par un agent de l’aéroport.

Comme d’habitude.

À l’intérieur les passagers sont déjà en file pour accomplir les formalités douanières. Quelques Blancs parmi les Noirs –j’en suis. Je n’aperçois pas mon ami Youssouf.

Pancartes de bienvenue de Randgold et autres multinationales minières. Prédateurs! Criminels! Pillards! qui pillent ce Mali –jusqu’au génocide. Vers quelles sphères opaques sont détournées les énormes quantités d’or qui s’exhalent des mines –mercenariat, trafic d’armes. Les exploitations se multiplient à un rythme effréné sur l’Afrique de l’Ouest, laissant des terres dévastées infestées de cyanure et des populations à bout.

L'or nègre

Comme les autres, j'attends.

Je suis là pour terminer cette enquête; et revoir tant d'amis! Mali, Mali que j'aime à me fendre le cœur.

J'attends, dans l'agitation et la confusion de mon rêve. Un Noir se retourne – je ne vois même pas l'arme – j'entends la détonation – je meurs.

Et me voyant mourir dans mon rêve je proteste : « Comment raconter, maintenant ? C'est trop tard : je suis morte ! »

Au réveil je vis.

Je vis un génocide silencieux dans la tête.

Mon bébé grassouillet se blottit contre moi.

Le jour éclate sur Marseille.

Je retourne bientôt à Bamako.

Il me faut témoigner.

Dont acte.

2 – Mam

J'avais quel âge ?

Onze ans ? douze ans ? quand marchant avec ma grand-mère dans une rue du seizième arrondissement de Paris, sur le même trottoir un Noir pressé me dépasse. Ma grand-mère s'offusqua : « Enfin, Camille, tu te laisses dépasser par un Noir ? »

L'or nègre

Je ne compris pas.

Mam (c'est ainsi que nous la nommions affectueusement), cette sainte femme, profondément chrétienne, participant à de nombreuses associations caritatives, elle était raciste ?

Je vivais à l'époque au Brésil ; mes amis étaient Noirs, café au lait, Nègre aux reflets violacés, Métis aux yeux verts, jusqu'au blond crépu... Étonnant Brésil de tous les métissages ! J'ignorais absolument le racisme.

Je ne dis rien.

Mais n'oubliai pas cette scène sidérante.

Les années passèrent, mes grands-parents décédèrent, mes parents rentrèrent vivre en France avec leurs enfants – et, sans m'en apercevoir, je vivais en milieu « blanc ».

Après de piteuses études à l'École Louis-Lumière, j'entrepris la communication du Groupe d'Ingénierie où travaillait mon père – vidéos d'entreprise, logos, photos, plaquettes... Rémunération confortable. Univers feutré d'un grand groupe multinational.

J'habitais Paris, vers les Batignolles, dans un minuscule studio.

Paris séduisante à chaque instant ; Paris révoltée à chaque coin de rue !

L'or nègre

3 – Saint-Bernard

Un jour, curieuse, je poussai la porte de l'église Saint-Bernard.

C'était l'été 1996. Paris bruissait paisiblement au rythme ralenti des vacances. Et l'église, chose incroyable, arborait des drapeaux rouges !

Je poussai la porte.

Ahurie, je franchis l'envers du décor de notre univers ouaté, confortable...

L'église était occupée par un collectif d'Africains – avec l'accord du curé, le père Henri Coindé.

Des Musulmans, des Noirs.

Dix d'entre eux, allongés sur des matelas, commençaient une grève de la faim.

Pour obtenir un bout de papier. Un titre de séjour, un permis quelconque de vivre en France... Ils étaient victimes des Xièmes lois sur l'immigration, les rendant brusquement expulsables – contraints de raser les murs et travailler au noir.

Trois semaines plus tard le gouvernement acculé n'apportait d'autre solution que d'empêcher ces grévistes de mourir de faim, en les hospitalisant de force, en les perflant sous menottes. En colère – colère énorme ! –, très tôt le matin je sautai sur mon vélo pour rejoindre l'église.

Un mort de grève de la faim, ça fait sale au pays dit « des droits de l'Homme ».

Je pédalai furieusement entre le douzième et le dix-huitième arrondissement.

L'or nègre

À cinq heures les boulangeries exhalent leurs cuissons... Paris bleuté sentait le croissant chaud.

J'avais déjà faim.

Depuis la veille j'avais cessé de m'alimenter, et demandai simplement aux Africains l'autorisation d'entamer un jeûne de solidarité avec eux. Un jeûne, et non une grève de la faim – car je ne souhaitais pas mettre ma vie en jeu.

Le matin j'étais seule, puis dix, puis cent... L'écho de ce jeûne de solidarité d'une « simple citoyenne française » fut énorme.

Le Groupe multinational – qui m'embauchait sous CDD successifs – ne fit plus jamais appel à mes services.

J'ignore alors quel sera mon destin.

Dieu le sait !

L'église fut évacuée le 23 août 1996.

Les coups de hache dans la porte résonnent encore le long de ma colonne vertébrale. De dos, debout derrière cette porte, regroupée avec les familles africaines sans-papiers dans le fracas j'écoute de toutes mes forces le sermon du père Henri Coindé – « Je fais le rêve que les Hommes un jour se lèveront et comprendront qu'ils sont faits pour vivre ensemble comme des frères » ; le grand Martin Luther King ponctué à coups de hache et jets de gaz lacrymogènes. Le bébé près de moi gonfle et suffoque. Il a six jours ! Les Gardes Mobiles fracassent la porte ; donnent l'assaut ; arrachent le micro du prêtre ; trient les Blancs des Noirs.

L'or nègre

4 – Questions

Depuis ce 23 août 1996 les années passent obstinément.

Je fouille de films cette question : qui sont ces sans-papiers ? D'où viennent-ils ? Pourquoi viennent-ils ? Les nombreux médias présents ont réussi l'exploit de couvrir le sujet quotidiennement pendant un mois, sans jamais aborder le fond du problème – on eût pu croire que ces sans-papiers étaient une génération spontanée née dans une église...

Quel problème ?

La survie dans le chaos du Sahel...

Ceux de Saint-Bernard viennent majoritairement du Mali, de la région de Kayes ; là-bas au bord du désert du Sahara. Là où il n'y a rien, que les dunes qui avancent et le soleil qui brûle les maigres récoltes, les mauvaises années.

Les migrants cotisent, s'entraident, soutiennent leurs familles. Leur village d'origine se développe de fait : un puits, une école, une ligne électrique...

Je réalise un documentaire, *Parti les mains vides* ; j'en écris un autre.

Au cours d'une diffusion de *Parti* à Nanterre, pour la première fois je rencontre François-Xavier Verschave –venu humblement avec quelques livres présenter son association Survie. Laquelle dénonce sans relâche les mécanismes de prédation installés par la France, et exécutés par des valets africains grassement payés. Le

L'or nègre

système se nomme : Françafrique. Son but est de maintenir l'asservissement de l'Afrique après les « indépendances » des années 1960.

J'en ignorais tout jusqu'alors.

J'y entrevois quelques réponses aux questions qui me taraudent.

L'association Survie sera désormais l'une de mes bases d'information.

Et François, un interlocuteur privilégié.

5 – Kayes

Au Mali en février 2002, je tourne *Hakiré do Djiké* – la mémoire et l'espoir, en dialecte sooninké. J'attends le container de matériel médical que je suivrai jusqu'à Bendougou, au nord-est de Kayes. Je veux aller dans ce village des Baradji, y palper la mémoire des vieux, y capter les pépites d'espoir...

Le container est bloqué à Dakar ; formalités administratives.

À Kayes poisseuse de crasse dans la torpeur montante jour après jour j'attends. Chez le transporteur SDV – Société Delmas Vieljeux, filiale du groupe Bolloré –, rivée au fax je guette le bon de connaissance qui doit libérer le container. Un Baradji m'escorte en permanence : il est chargé de la livraison du matériel au village.

Arrive la fête de Tabaski – la fête du Sacrifice ! Le pays entier s'arrête de fonctionner ! Chacun rejoint les siens

L'or nègre

pour tuer le mouton – qu'Allah fit apparaître dans l'Ancien Testament pour épargner le fils d'Abraham. Dieu refuse le sacrifice du fils de l'Homme en Son nom.

Fête!

Le Sooninké Baradji qui m'accompagnait remonte à Bendougou dans sa famille. Je reste seule.

Le 20 février au matin, je saute dans un camion qui descend à Sadiola – à soixante-quinze kilomètres au sud de Kayes.

6 – Sadiola

Pourquoi Sadiola?

Sur un coup de tête.

Pas seulement.

À Paris avant de partir, je cherchai sur le web : quelles sont les ressources de la région de Kayes – pourquoi est-elle si pauvre – pourquoi ses hommes doivent-ils s'en expatrier massivement – pourquoi se jettent-ils dans l'exode douloureux des sans-papiers? Pourquoi l'insoutenable misère du Sud? Pourquoi, pourquoi?

D'un moteur de recherche avec quelques mots-clef – *Kayes + ressources* – la gigantesque mine d'or de Sadiola explose sur l'écran.

Je suis sur le site d'Imgold, la Canadienne actionnaire majoritaire à 38 % de la Société d'exploitation des mines d'or de Sadiola (SEMOS) avec AngloGold, la Sud-africaine ; l'État malien, 18 % ; et la Société financière internationale, du Groupe banque mondiale, à hauteur de 6 %.

L'or nègre

Le Mali ne touche qu'un petit minimum pour livrer l'accès à ses ressources ; et la Banque mondiale, au lieu d'aider le Mali à se développer (ce qui pourrait être son rôle), s'empare de 6 % des dividendes ?

Ce sont ces 6 % qui m'ont descendue à Sadiola.

Et cette phrase d'Imgold : « They believe in gold ». Ils croient en l'or. « They believe in God. » Ils croient en Dieu. Piètre jeu de mots. Pourtant très révélateur d'un état d'esprit... certain.

7 – Vers 1324, Niani (Mali): le roi Kanka Moussa part en pèlerinage à La Mecque

Depuis la traite, l'esclavage et la colonisation, l'Occidental croit rétrospectivement que l'Afrique subsaharienne était un continent oublié et oublié de l'économie-monde. L'Occidental se trompe, comme souvent lorsqu'il s'agit d'Afrique. Celle-ci a engendré, avant l'Europe médiévale, un édifice économique complet, équilibré, avec un étage supérieur brillant. Stimulé par l'or de « Guinée », tout un réseau d'échanges traversait dès l'an mille une grande part du continent et l'ouvrait sur les autres. Les deux principaux axes caravaniers, de Tombouctou vers Marrakech et Le Caire, faisaient communiquer le cœur de l'Afrique avec l'Europe et le Proche-Orient ; un système de cabotage liait entre eux les nombreux ports de la côte Est, depuis l'Égypte jusqu'au Zambèze. Ces ports déployaient jusqu'en Chine

L'or nègre

de fructueux échanges marchands. Ironie de l'histoire, l'Europe médiévale n'eut pratiquement d'or frais qu'en provenance d'Afrique : cet or donna son nom, « guinée », à l'une des premières monnaies de l'Angleterre...

La région de Kayes fait partie de cette « Guinée ». Au sud-ouest du Mali actuel, Sadiola appartient à l'une des zones aurifères les plus réputées d'Afrique, le Bambouk. Sans qu'il soit besoin d'excavations de dizaines de millions de mètres cube, comme l'actuelle mine à ciel ouvert de Sadiola, les techniques artisanales de l'orpillage traditionnel fournissaient déjà de l'or en abondance.

Niani, la capitale de l'empire mandingue qui dominait la région depuis le tournant du millénaire, en avait plein ses coffres. Le roi Kanka Moussa porta à son apogée cet empire, entre 1307 et 1332. Vers 1324, il se rendit en pèlerinage à la Mecque avec une cour d'au moins quinze mille personnes (certains récits disent quatre fois plus). Il distribua tellement d'or tout au long du parcours que le cours chuta pendant une douzaine d'années ; il s'attacha un lettré et architecte de Grenade, Ibrahim Es Saheli, et finança sur ses plans la construction, à Gao puis Tombouctou, de magnifiques mosquées à terrasses crénelées, ornées d'un minaret pyramidal. Ces faits sont désormais bien connus des historiens et des économistes. Ils montrent que, depuis longtemps, les filons d'or du Bambouk ont quelque chose de vertigineux.

*L'or nègre***8 – Arrivée**

Un bébé étonné par ma peau blanche tend vers moi son petit doigt boudiné – sa mère me le passe sans plus de façons. Depuis le début du voyage il me bave dessus voluptueusement. Le camion cahote et tangué de village en village sur la piste ocre. Des nuages de poussière rouge accompagnent notre petite cargaison humaine entassée, secouée – des ouvriers, leurs familles, et une Toubab... la Blanche. Je noue connaissance avec Touré, un travailleur de la SEMOS (Société d'exploitation des mines d'or de Sadiola). Nous atteignons le dernier village avant le poste frontière. Le camion s'arrête, comme chaque fois charge et décharge. Le bébé aux bras je marche un peu ; m'éloigne sur la route.

Une Toyota climatisée s'arrête à ma hauteur. La vitre descend. « May I inform you ? » Le conducteur est blond aux yeux bleus, la quarantaine peut-être. Je réponds, ravie : « Yes if you please... » Il me questionne, précisément. J'explique avec mon plus charmant accent français, que je suis en tournage à Kayes du film *Hakiré do Djiké* avec mon équipe, que je profite du temps mort de la fête de Tabaski pour visiter « this huge gold mine » (cette gigantesque mine d'or), et effectuer quelques repérages... Il m'interroge avec un vif intérêt. Je réponds sereinement ; je ne mens pas – sauf pour l'équipe qui m'attend à Kayes ; mais j'ai salement besoin qu'elle existe à cet instant. Personne au monde, sauf ma logeuse à Kayes, n'est informé de ma descente à Sadiola.

La Toyota s'évanouit. Daun Haye part informer la direction de ma présence – et doit revenir avec une éventuelle

L'or nègre

autorisation. Le bébé dort. Je rejoins le camion et mes compagnons de route. Quelques minutes coulent encore dans la torpeur du début d'après-midi.

La Toyota revient, Daun Haye m'interroge à nouveau – questions serrées, rapides, similaires. L'impression de passer un interrogatoire des services secrets israéliens. *Hakiré do Djiké* est un projet solide ; je réponds sans hésitation. L'équipe m'attend à Kayes... Enfin, Daun Haye me remet sa carte en me proposant un hébergement à Sadiola – où il n'y a pas d'hôtel, précise-t-il. J'hésite un instant – le bébé toujours dans mes bras me décide : je suis descendue avec les mineurs, je resterai avec eux. Haye repart. Le bébé s'agrippe à mon chemisier en lin. Je retourne au camion munie de la précieuse carte. Nul n'en doute : Allah me guide et me protège – je le crois aussi.

Nous franchissons enfin le poste frontière. La carte de Haye agit comme un sésame auprès des gendarmes.

Le soir, je loge dans la coquette cité minière Bouygues tout confort, arrosée par un émetteur satellitaire. La télévision diffuse de torrides feuilletons californiens. Un ventilateur poussif brasse l'air moite. Touré, son camarade – dit « Lepetit » – et moi partageons le même baraquement meublé ; Touré et moi, la même chambre, le même matelas – mais pas les mêmes désirs...

Nous passerons deux nuits agrippés aux draps de lit.

*L'or nègre***9 – SEMOS**

Le lendemain un bus jaune – modèle antédiluvien de ramassage scolaire anglais recyclé en ramassage d'ouvriers – me transporte jusqu'à l'usine. Je me présente à la SEMOS. Un guichet perce l'univers gris cloîtré de barbelés. Passeport. Nouveau contrôle d'identité. Le guichetier se renseigne par téléphone, puis me tend un badge « visitor » – et conserve le passeport.

Dans les bureaux abondamment climatisés j'attends un peu encore, au frais cette fois, avant de rencontrer Matt Thiel – le directeur général de la SEMOS.

La cinquantaine glacée couronnée d'un soupçon de calvitie, en tête à tête devant un immense portrait du Président malien Alpha Oumar Konaré, Matt m'interroge froidement : « How can we be sure that your intentions are honest ? » (Comment pouvons-nous être sûrs que vos intentions sont honnêtes ?) De son regard gris dur il me scrute. Je me trouble ; bredouille mon laïus habituel, *Hakiré do Djiké*, les repérages... Et lui de se justifier : nous sommes dans une région frontalière, le Sénégal est tout proche, la Guinée, la Mauritanie, la Côte d'Ivoire... Nous sommes vigilants. Nous craignons le terrorisme – c'est pourquoi on ne me laissera pas accéder à l'intérieur du centre de traitement. On me guidera dans la mine.

En vérité, je suis si blanche typée catho, que l'on peut difficilement me prendre pour une terroriste...

Que veut-on me dissimuler ?

L'or nègre

Dûment escortée par un ingénieur des mines (N'Faly Kanté), je visite la carrière « d'où viennent tous les profits » ; le trou ; la gigantesque saignée dans la terre de quatre-vingt-dix mètres de profondeur.

« On espère aller jusqu'à deux cents mètres. Tout dépend de ce qui va se passer sur le marché de l'or. Si les prix deviennent beaucoup plus intéressants, il est possible qu'on aille beaucoup plus profond, qu'on élargisse. Avec tous ces problèmes sur les marchés boursiers en Europe, aux États-Unis, au Canada, en Occident surtout, on pense que les gens vont se réfugier dans l'or, parce que c'est la seule valeur qui reste – après toutes les fluctuations », explique N'Faly doctement.

Un luxueux dépliant quadrichrome offert « de la part de Matt Thiel », détaille les quantités énormes – quinze millions de tonnes de minerai ! – extraites annuellement à Sadiola ; les deux tiers ne présentant pas une teneur en or suffisante sont rejetés sur les côtés de la carrière – qui s'élargit de jour en jour et s'approfondit comme une verrue de la Terre, bourrelée de collines de minerai stérile recelant chaque fois plus d'éléments toxiques.

Car – je l'apprendrai plus tard d'Émilie Council, qui effectua son DESS de Santé publique sur Sadiola – le minerai, excavé en profondeur, change de nature et se charge en métaux lourds et éléments chimiques tels que l'arsenic ; lesquels éléments, exhumés, se solubilisent dans l'eau et pénètrent le réseau hydrographique local. C'est le phénomène du drainage acide minier, bien connu en Afrique du Sud et au Canada.

L'or nègre

Afrique du Sud, Canada : c'est de là que proviennent nos exploitants miniers. Ils connaissent parfaitement le phénomène. Mais chez eux, c'est cher.

Or, le Mali produit l'or le moins cher du monde...

Le dernier tiers est traité au cyanure, nettoyé à l'acide, avant d'être rejeté sous forme de boues toxiques – par dizaines de millions de tonnes.

« Il est prévu que les déchets doivent rester sur place. Ils ne présentent pas assez de dangers environnementaux. Parce que... – hésite N'Faly – le cyanure rejeté dans ce déchet est en partie neutralisé par les rayons solaires. »

Coordinateur de la SEMOS en charge des problèmes environnementaux et sociaux, Birama Samaké me tiendra le même discours – nuancé d'une pointe de mépris : « Le cyanure, tout le monde le sait, s'autodétruit avec les rayons ultraviolets. » Comment reconnaître que je l'ignorais totalement, sans passer pour une sottise ?

C'est notre première rencontre. Je l'interroge sur les problèmes environnementaux et sociaux : « Il n'y en a pas. »

Soit.

Alors, pourquoi son poste ?

Ce jour-là je ne verrai ni les déchets cyanurés, ni les ouvriers manipulant les produits dans l'usine, ni les villageois suffoquant de poussière... Consciente d'être manipulée, promenade de locaux climatisés jusqu'à l'immense excavation à ciel ouvert, en passant par l'informatique brochure quadrichrome.

Comme une sottise ?

L'or nègre

Les quelques trois grammes d'or extraits par tonne de minerai brut sont exportés vers les bourses occidentales.

Lesquelles ?

Je l'ignore et ne cherche pas à le savoir. Sur place j'ai peu de chance d'obtenir ce type d'informations ; et ne souhaite pas paraître trop curieuse...

Et aux Maliens que reste-t-il, une fois les lingots exportés ?

10 – Fanatismes...

En fin de journée Touré, mon logeur, me balade sur sa moto à travers la cité minière juchée sur une colline à l'abri des poussières ; en bas de la colline, côté ouvriers.

Je comprends que l'important pour lui n'est pas tant que l'on ait couché ensemble, mais que chacun le croie. Peu m'importe !

Plus loin, de l'ancien village de Farabakouta quelques ruines émergent du sable. Touré confie, amer :

– Quand même, ça fait vraiment mal de partir, et laisser les ancêtres ici.

– Ici ça va être exploité aussi ?

– Bien sûr. Il y a de l'or. On dit qu'il y a de l'or, d'après les sondages.

Farabakouta, Sadiola ; deux villages déplacés comme des pions pour livrer le site à l'exploitation.

L'or nègre

Le nouveau Sadiola semble un village du Far West africain : issues de nulle part les cabanes – huttes de pisé, cloisons de pailis... – se multiplient le long de la route, dans les nuées de poussières soulevées par le flux permanent de camions.

Touré m'explique posément – et quelque peu narquoisement :

– Il y a deux Sadiola : les autochtones et les étrangers. Les étrangers comme vous, qui ont pris place ici.

Ils sont logés tout en haut de la cité minière, grillagée et gazonnée, fraîche, arrosée en permanence ; au bord de la piscine : « MEMBERS ONLY » (membres seulement)... C'est sans doute là que se proposait de me loger Mister Hayne : chez les Blancs. Climatisation, whisky, douche, internet...

Devant une échoppe poussiéreuse du nouveau village, je tends la caméra à Touré. Je dois témoigner tout de suite, sur le site, qu'on m'a laissé filmer ce qu'on a bien voulu. Dans quelles conditions travaillent ces ouvriers ? Je chercherai à le savoir.

Dans la boutique sombre du Peul au bord de la route, l'effigie de Ben Laden veille sur la prière. Le Peul déplie fièrement un poster parcheminé à la gloire des attentats du 11 septembre...

– Ben Laden c'est un guerrier, un porte-char. Il explose tout !

Et chacun d'éclater de rire.

– Et pourquoi vous l'aimez, Ben Laden ? demandé-je naïvement.

– Parce que c'est un guerrier, un héros. C'est tout. Un vrai !

Rôle d'ambiance... L'air fleurit le fanatisme.

L'or nègre

Une femme s'approche, m'aperçoit, fait demi-tour et s'éloigne sans un mot.

Pourquoi ?

Le lendemain je ne suis plus invitée à visiter la mine. À la cité minière, je discute longuement avec Lepetit – avec qui je partage le baraquement.

Quand enfin, il se livre :

– On est comme un peu terrorisés ici. On a besoin du boulot, on a du boulot. Mais si tu te hasardes à dire certains trucs... tu risques de perdre ton boulot. Donc on est obligé de se taire ; d'accepter... ce qui se passe. Puisque c'est les Blancs qui nous coiffent, ici. Ils exigent beaucoup de choses ; et si tu ne fais pas leur affaire tant pis pour toi : ils te virent.

En effet, la main d'œuvre ne manque pas à Sadiola. Venus de toute l'Afrique, certains se rendent quotidiennement à l'usine dans l'espoir d'une embauche. Menuisiers, peintres, ou ramasseurs de cadavres d'animaux autour du bassin de boues cyanurées, ils font « un peu de tout ». Que gagnent-ils ? Entre six euros par jour et trois cent quatre-vingt euros par mois. Une fortune en Afrique de l'Ouest ! Lepetit, pour sa part, travaille au laboratoire d'analyses pour 1,14 euro de l'heure.

– Là-bas, je dirais qu'on est un peu exposés ; puisqu'il y a beaucoup de produits chimiques tels que le cyanure... Tu vois, c'est un produit vraiment, vraiment toxique.

C'est ce qu'il me semblait aussi.

Je repars de Sadiola le soir même. Avec cette sale intuition qu'ici, on sacrifie tout. On sacrifie les hommes.

L'or nègre

On sacrifie la Terre. On sacrifie les générations futures. Sur l'autel de l'Or...

François complète :

Camille n'avait pas fait le voyage pour rien. Elle a donc entrepris, dès son retour, de relater à Armelle [de Survie – la seule adresse électronique que je savais par cœur] ses découvertes.

« Voilà donc, depuis la poste climatisée, un rapport que j'espère fidèle des événements liés à Sadiola.

Mercredi 20, voyage depuis Kayes dans une camionnette collective [...]

Le 23, retour à Kayes, retour de l'enfer. Là, comme le destin a une drôle de tête en Afrique, je rencontre le médecin chargé de récupérer la deuxième moitié de "mon" container. [Ce Docteur reçut dans l'année le Prix du Généraliste d'Or]. Celui-ci a été à Sadiola "pour ne pas y retourner", effaré du régime d'apartheid qui y règne. Les médicaments ne sont pas les mêmes pour soigner les Noirs et les Blancs.

Soit.»

Avec Armelle, Camille n'évoque que d'un mot « l'enfer » de ces trois jours à Sadiola, coincée entre Noirs et Blancs comme entre l'arbre et l'écorce. Deux mois plus tard, elle sera plus explicite avec un confrère :

« Côté blanc, grande méfiance – on me soupçonne de terrorisme... Côté noir, même méfiance car je suis blanche (je ne l'ai compris qu'a posteriori). Les villageois me fuient, les ouvriers sont heureux de leur salaire. Un seul – qui me logeait – osa me confier ses craintes.

[...]

L'or nègre

Je vous embrasse. Il me semble urgent d'envoyer une mission de santé sur place.

À bientôt, Inch Allah!

Camille»

11 – Tabaski !

À Kayes, la fête de Tabaski bat son plein. Parés de leurs plus beaux atours, les uns et les autres parcourent la ville. Partout, dans la joie, on s'invite à partager le mouton du sacrifice.

Puis je reprends l'attente.

Notre container n'arrivant toujours pas, j'assiège le transporteur (SDV Kayes). Le fax est probablement plus âgé que moi – trente-trois ans pour un fax c'est respectable! – quand toussotant et crachotant comme un vieillard essoufflé il émet enfin une feuille où le mot « Sadiola » me cligne l'œil. La secrétaire pose le fax sur la table, je m'en approche en flânant. Il mentionne la livraison de 8 x 25,799 tonnes de cyanure à la SEMOS ainsi que 3 x 21 tonnes de peroxyde d'hydrogène – dry. Je sors dans la rue et note furtivement ces données. Plus tard j'interroge la secrétaire sur la fréquence de ces livraisons. Elle rigole: « Tous les jours! » Je n'arrive pas à en savoir plus.

Deux-cents tonnes de cyanure!

Non, il ne s'agit toujours pas de notre bon de connaissance...

L'or nègre

12 – Samedi 8 juin 2002, Bamako (Mali). ATT Président

Amadou Toumani Touré (ATT) – formé chez les commandos para en France dans les années quatre-vingt – fait partie des Présidents africains, un quart environ fin 2003, que l'on peut qualifier de « démocratiquement élus ». Il s'est acquis la reconnaissance de son peuple pour avoir rendu le pouvoir aux bulletins de vote: lorsque en 1991 éclate une révolte étudiante et populaire, le tyran Moussa Traoré – formé à l'École préparatoire des Officiers d'Outre-mer à Fréjus, en France – avait fait tirer sur la foule des manifestants sans pouvoir sauver son régime, vieux de vingt-trois ans. Le général Amadou Toumani Touré avait accepté d'exercer une présidence de transition. Contrairement à ce qui se passe neuf fois sur dix lorsqu'un officier promet de n'occuper que brièvement le pouvoir, ATT avait permis une élection démocratique, laissant en 1992 l'élu des Maliens, Alpha Oumar Konaré (AOK), le renvoyer dans ses foyers. AOK n'était pas assez démocrate pour laisser un scrutin non biaisé risquer de compromettre sa réélection, en 1997, mais il l'était suffisamment quand même pour ne pas briguer un troisième mandat, anti-constitutionnel. ATT s'est donc présenté en 2002, en candidat consensuel, et il a ramassé la mise – un vrai mandat présidentiel, inauguré le 8 juin. Douze jours après la lettre de Camille à Armelle.

Entre-temps, faut-il ajouter, ATT s'était ménagé la bénédiction de la France... Et même fait adouber par

L'or nègre

«la Françafrique», ce monde de réseaux installé par Jacques Foccart (l'homme de l'ombre de Charles De Gaulle) pour maintenir les ex-colonies dans le giron français. Cette «France à fric» politico-affairiste veille aussi, avec une clientèle de clans africains, à ce que les rentes les plus juteuses des pays en question (or noir, vert, blanc ivoire ou chocolat...) continuent de tomber dans un pot commun [...]

Bref, ATT sait être à l'écoute des intérêts extérieurs. En visite à Paris la même année il s'est félicité: «Nos gisements sont les plus rentables du monde: 110 à 120 \$ l'once contre 200 à 230 \$ pour nos concurrents.» (*Lettre du continent*, 17/09/2002)

Mais il n'est pas celui qui a ouvert les portes aux grands trusts aurifères. Cela s'est passé à la fin de la dictature de Traoré et sous le premier mandat d'AOK. Moussa avait laissé son pays ligoté par sa faramineuse dette extérieure, contraint d'appliquer les directives de la Banque mondiale et du FMI. Et ses ressources minières occultées déjà livrées à l'Occident. C'est avant 1997 que les industriels anglo-saxons ont fait main basse sur les filons maliens.

13 – Télébocal, bulle d'oxygène

«J'adore le bas..., susurre une voix rauque et langoureuse. Le frôlement soyeux de la matière si fine le long de ma cuisse; l'attache délicate du porte-jarretelles... Oui j'adore porter des bas –même sous mon jean» conclut Jul' en boutonnant son pantalon.

L'or nègre

Inénarrable numéro 69 de Télébocal – la chaîne locale du vingtième arrondissement de Paris! Télébocal, ma bulle d'oxygène. Quel plaisir... quel bonheur d'envoyer des énormités en direct! Quelle jubilation de capter les réactions du public!

Avec Julien (le «torse», et mon coéquipier depuis lors) nous bâclons un pilote de *Hakiré*... – puis nous lançons dans le montage qui me brûle: *Le prix de l'or*.

Je ramène une heure de rushes de Sadiola. (Le «rush» est la matière première filmique, la bande qui sort de la caméra). J'en monte déjà vingt-deux minutes – précieuses grâce au témoignage de Lepetit.

Immense Lepetit! Le seul qui ait osé parler sur ce site, d'où j'aurais pu partir aussi naïve que j'y étais venue.

Cette toute première version est présentée, sur vote du public, lors d'une soirée de soutien à Télébocal. Et il faut reconnaître que c'était osé de leur part, de diffuser ce reportage début 2002!

Réactions immédiates: un spectateur concocte un site web; Télébocal crée une page consacrée au reportage...

14 – En passant par Montreuil...

Les jours suivants je me rends à Montreuil, tourner (encore) un bref reportage. En errant dans la ville j'atterris au hasard dans un petit bar. Deux Noirs au comptoir sirotent leur petit noir. Frimeuse, je les accoste en Sooninké.

L'or nègre

- An giri mina? (D'où viens-tu?)
- Bamako.
- Sadiola.

Ce dernier, migrant d'hier venu grossir la sombre cohorte des sans-papiers, fut renvoyé de la SEMOS pour motifs syndicaux. Malgré sa situation irrégulière en France, ici il n'a plus peur. Il parle.

– Nous, les enfants des pauvres, c'est nous qui souffrons... On est obligé de payer le voyage pour venir chercher quelque chose. Ça me fait mal. Il faut que les dirigeants changent ou qu'il y ait des révolutionnaires. À moi seul je peux rien changer.

Il témoigne des conditions de travail à Sadiola; du licenciement des syndicalistes sur l'exploitation... L'un de ses amis tomba dans le coma après avoir respiré des gaz toxiques; il eut trois jours de repos seulement avant de reprendre le travail; un autre fut brûlé; un autre resta invalide. Il évoque également un ingénieur environnemental démissionnaire au début de l'exploitation.

Il me faudra le retrouver.

Nous déjeunons ensemble au foyer de travailleurs immigrés de la rue Bara.

Bamako à Montreuil! Dans la vaste cour intérieure du foyer, c'est déjà l'Afrique, les étals des marchands en plein air, les tissus colorés, les odeurs violentes, le forgeron au fond de la cour, les femmes qui préparent le tieb et le mafé...

Dans la salle commune –salle à manger, télévision– me saisit l'intuition que c'est ici, c'est bien ici qu'il faut diffuser ce reportage. Ce sont eux qui subissent. Ceux-là qui partagent le riz gras autour de nous.

L'or nègre

– O nan gadjaane doome! Nous lutterons ensemble, lancé-je, péremptoire.

Le responsable sooninké du foyer me considère, ahuri. Je glisse la VHS du *Prix* dans son magnétoscope. Au terme des vingt-deux minutes du reportage il hoche gravement la tête:

– O nan gadjaane doome.

Nous programmons la diffusion du film pour le samedi suivant.

Dans la salle commune du foyer, le 13 juillet 2002 je présente *Le prix de l'or* –complété du témoignage de l'ouvrier licencié, et porté à vingt-quatre minutes.

Hasard encore –étrange hasard qui suit ma route depuis Sadiola!– ce foyer abrite le siège de l'Association des ressortissants de Sadiola en France (ARSF).

Tout Sadiola en France est présent!

Samira Daoud s'est jointe à nous. Coordinatrice de Sherpa –une association internationale de juristes, présidée par l'immense avocat William Bourdon– Samira est prête à intervenir pour défendre ceux de Sadiola. Des ouvriers, des membres de l'ARSF, des femmes du village assistent au film.

Les gens du pays voient en direct la catastrophe écologique qui les menace. Ils ne vont plus lâcher le morceau, et organisent la résistance.

Clé Mali est l'anagramme de Camille.

Merci François. Je ne m'en étais jamais aperçue.

Camille, elle, manque de se noyer dans le web. Au lieu de partir en vacances, elle se met à éplucher les

L'or nègre

quelque 1500 sites web mentionnant Sadiola. «C'est probablement là que je suis devenue enragée», confie-t-elle. «Comme à Saint-Bernard, je renonce à l'idée de vacances et me consacre à la Lutte.»

Elle tombe sur le montage financier, qui la met hors d'elle: outre les 6% achetés par la Banque mondiale, cet eldorado privatisé bénéficie d'une assurance du risque politique par une filiale de la Banque, le MIGA, et de prêts de l'Aide publique au développement française (via l'Agence française de développement et sa filiale Proparco) et internationale... Camille vient me trouver, scandalisée.

Je franchis brusquement la porte de l'association. François passant par là je l'interpelle.

– Tu parles toujours de Françafrique, mais c'est dépassé! Ringard! Maintenant c'est la Mafiafrique qui agit!

Je brandissais le montage financier, que je voulais tenter de comprendre.

Et là tu m'as expliqué les subtilités de ce montage scandaleux auquel je ne comprenais rien, mais rien, François. Comment peut-on financer de fonds si divers – pour les deux tiers, des Aides publiques au développement du monde entier –, une exploitation in fine aux trois quarts privée (Iamgold + AngloGold), sur le dos du pauvre Tiers-Monde?

J'ai toujours ce papier annoté de ta main.

Tant mieux, car le fichier a disparu depuis du site de la Banque mondiale. Ainsi que ceux de nombreux sous-traitants SEMOS. Bouygues, SOGEA, GEC-Alsthom...

L'or nègre

En Mafiafrique, la France est servie!

Je lui suggère de rassembler des munitions plutôt que de les tirer au fur et à mesure, au risque de faire s'envoler les preuves. Elle ferme son site et Télébocal sa page web.

Tu m'as également conseillé de répartir au fur et à mesure mes trouvailles auprès des ONG compétentes – par mail; pour ne pas trop cumuler d'informations toute seule. Et l'internet est transparent...

Nous savions que nous avions affaire à grosse partie.

Jusque là la section française des Amis de la Terre (AT), une association écologique internationale très efficace, ne pouvait se mobiliser faute d'un lien avec la France. Cette fois, l'implication française dans ce projet prédateur étant avérée, elle décide de s'impliquer. Des réunions de concertation vont se tenir régulièrement entre des associations françaises (il y a aussi le GRDR, qui mène une action sanitaire de long terme sur la région) et les ressortissants maliens de l'ARSF.

Camille rencontre un, puis deux, puis... huit ouvriers qui ont travaillé à Sadiola et en sont tombés malades.

Difficilement, prudemment, un à un ils sortent de l'ombre. Ils sont bientôt une dizaine. Nous constituons un collectif.

La mobilisation militante aide aussi aux examens médicaux, aux démarches de régularisation de ces sans-papiers... Ces témoins ne sont pas à l'abri de pressions.

Ainsi en cette France inhospitalière, nous nous répartissons les ouvriers afin de leur fournir un certificat d'hébergement – et l'Aide médicale d'État qui en dépend...

L'or nègre

(Remarque : ce dispositif a disparu depuis. Il permettrait que chacun se soigne ; avec ou sans papiers.)

15 – Témoignages

Ces ouvriers démissionnaires sont tous plus ou moins atteints : les yeux, les poumons... Trois d'entre eux, qui mèneront jusqu'au bout les fastidieuses démarches (examens, soins, papiers, Préfecture...) seront régularisés pour soins.

Leurs témoignages sont alarmants, à vérifier : maltraitements quotidiennes des chefs blancs, insultes, « fuck off »... La plupart ont travaillé à Sadiola dès la phase de construction du site (1995-96), lors de laquelle éclate un premier conflit : le gobelet de lait en poudre distribué quotidiennement par l'entreprise Bouygues est trop dilué. Un chef de chantier belge, P. W., face aux revendications des ouvriers insulte publiquement les femmes de Sadiola qu'il « baise au marteau-piqueur »... Il manque se faire lyncher, s'enfuit en voiture en fonçant à travers le village. Les ouvriers bloquent le directeur dans son bureau, cassent les locaux et improvisent une grève d'un jour. La gendarmerie locale intervient. Les syndicats sont considérés comme responsables de la casse.

« Chaque jour les gendarmes viennent prendre un syndicaliste ou un « élément perturbateur » pour le mettre en prison – certains pendant des mois ; par exemple le secrétaire général du syndicat Bouygues passe quatre ou cinq mois en prison ». Certains sont licenciés.

L'or nègre

Je recueille et recoupe leurs témoignages, sur dictaphone ou en vidéo.

16 – Defence Systems Limited

Par ailleurs, l'internaute intrépide [ô François...] apprend que l'autre actionnaire, AngloGold, emploie des mercenaires au Mali, de la « société de sécurité » britannique Defence Systems Limited (DSL), absorbée par la multinationale américaine Armor Holdings Inc. Cette dernière évoque, dans sa lettre aux actionnaires de 1997, « un début de business au Mali, Ghana, Nigeria », etc. Les deux premiers pays au moins sont célèbres pour leur production d'or. Et 1997 se situe au début de l'exploitation de Sadiola. Or... il faut bien protéger le métal jaune des convoitises, n'est-il-pas ?

Et tu soulignes en ricanant les objectifs de DSL : protéger le vol hebdomadaire de l'or ; mater les rébellions locales ; entraver l'action des environnementalistes ; contrôler les journalistes... Tu te moques : « Tu es cœur de cible, Camille ! »

Ha, ha.

Et Camille de se souvenir de son entrée dans la « concession SEMOS » de Sadiola : « J'ai franchi un véritable poste frontière sur l'accès routier. À l'intérieur de la concession, il n'y a que des gendarmes et la douane : pas de police ordinaire, rien que la gendarmerie, un corps militaire. La SEMOS est un État

L'or nègre

dans l'État. Et cet "État SEMOS" m'évoque une dictature militaire.»

17 – Mobilisation et découvertes

Dès 2001, les ressortissants de Sadiola en France sont plus ou moins conscients du risque sanitaire qui plane sur la commune. Leurs familles là-bas le subissent déjà. Ces expatriés sont souvent les rares personnes éduquées en français de leur village d'origine.

Décidés, des représentants de l'Association des ressortissants de Sadiola en France traversent la rue, et frappent à la porte du GRDR – qui se trouve en face. Cette ONG a pour devise : migration, citoyenneté, développement. Elle soutient les actions des migrants sur le long terme.

L'ARSF sollicite une évaluation du risque sanitaire à Sadiola.

C'est l'étudiante Émilie Counil qui s'y colle avec détermination. En 2001 elle rédige son DESS de Santé publique sur le sujet.

Malgré des relations courtoises avec la SEMOS, Émilie ne parvint jamais à obtenir l'information essentielle pour les populations locales : les mesures de la qualité de l'eau.

Elle est toujours une alliée précieuse de cette lutte.

Le reportage de vingt-quatre minutes tourne en milieu associatif, circule et mobilise.

Nous nous réunissons fréquemment chez les uns, chez les autres (et souvent chez moi).

L'or nègre

Au cours d'une festivité chez le Président de l'ARSF, je me rends dans la cuisine, avec les femmes. Je ne parle pas leur dialecte malinké, elles parlent à peine français ; pourtant assez pour m'alerter sur le cas de Farabana (Farabana est un des quarante-six villages de la commune de Sadiola) dont plusieurs ici sont originaires.

- Ça ne va pas là-bas !
- Qu'est-ce qui ne va pas ?
- Ça ne va pas.

Et pour se faire comprendre, de désigner ventres et seins. La maternité.

- Ça ne va pas. Il y a des problèmes.

Pourtant ce village se situe à plusieurs dizaines de kilomètres de l'exploitation de Sadiola... Je ne comprends pas, et attribue intérieurement ces « problèmes » à un quelconque syndrome du sous-développement ordinaire.

Il n'empêche que nous irons y voir de plus près.

Des organisations plus discrètes, des personnes privées, précieuses et plus ou moins secrètes nous rejoignent, et nourrissent également d'informations déterminantes la résistance qui s'organise.

En novembre 2002, les Amis de la Terre et le GRDR interpellent la Société Financière Internationale – SFI, filiale du groupe Banque mondiale et actionnaire à Sadiola :

« Les populations locales seraient insuffisamment informées de l'impact environnemental de l'exploitation. »

L'or nègre

La SFI répond deux mois plus tard, en évoquant pour la première fois l'hypothèse d'une rencontre entre la SEMOS et les populations locales. Vague promesse, aux délais indéfinis...

Nous ne lâcherons plus.

18 – Le Trou

Dans cette période j'interroge mon oncle Bruno, qui exerça pendant la période coloniale, comme... ingénieur des mines en Afrique (!). Affolée quant aux conséquences possibles de ces milliers de tonnes de cyanure déversées dans un bassin en plein air... Bruno me rassure :

– Tout dépend de la qualité du revêtement du bassin de boues.

Soit.

Par la suite je questionne les ouvriers de Sadiola qui travaillèrent à la construction du bassin. Tous attestent qu'il est dépourvu de tout revêtement.

Un trou. Un simple trou entre les collines, fermé par une digue de retenue, pour recueillir quelques cinquante millions de tonnes de déchets toxiques !

Il faut vérifier. Vérifier encore. Qu'en est-il ? Hormis quelques ouvriers sans-papiers contraints à l'anonymat (et peut-être enclins à exagérer), nous n'avons pas de réponse.

L'or nègre

Extrait d'un mail adressé aux partenaires :

«Tout d'abord, deux mots sur ma rencontre hier soir, en tête à tête, avec un nouvel ouvrier : il redit partiellement et complète les informations délivrées par les autres. (Il est d'une autre ethnie et autre origine.) Éléments principaux : confirmation de la pression syndicale ; de la limitation d'accès aux journalistes ; du trou.

Enfin (d'introduction), extrait d'un document officiel du ministère de l'environnement : *"Le Mali a rendu obligatoires les études d'impact environnemental à l'implantation des nouvelles unités de production et projets susceptibles d'avoir des impacts négatifs sur l'environnement. Elle marque la volonté du Gouvernement d'affirmer l'importance du rôle en matière de contrôle et de donner l'occasion aux populations affectées par les différents projets de faire prendre en charge les conséquences environnementales par les promoteurs."*

Une étude de cas sur l'exploitation de la mine d'or de Sadiola a été réalisée en 1997 [...] en introduction aux Études d'impact environnemental (EIE).»

La SEMOS transmet cette EIE à Émilie en 2001 dans le cadre de son DESS.

Nous en discutons sans fin, épluchant interminablement les pages consacrées au bassin de boues. Lesquelles déploient de splendides circonvolutions de langage pour expliquer, sur trois pages, que le bassin de boues sera isolé par... les boues consolidées elles-mêmes ; consolidées et cyanurées.

L'or nègre

Enfin une équation mathématique permet de déterminer la surface du lac de boues en fonction de la quantité de cyanure répandu – exponentielle décroissante de la photo-oxydation... J'adore les maths et me livre au calcul.

Il est faux.

Quelle est la valeur de ce document? Rassurer les actionnaires, ou les investisseurs – les banques publiques qui affectent le denier du citoyen?

Sébastien Godinot, représentant des Amis de la Terre, rencontre à Washington Didier Fohlen (coordinateur environnemental et social du Groupe Banque mondiale).

Ce dernier déclare: « À ma connaissance, il y a un revêtement étanche ». Le barrage a été fait en 94, et il a été « bien fait » selon lui. Il précise cependant qu'il serait fait différemment aujourd'hui, car les techniques et la sécurité ont beaucoup évolué.

Il mentionne par ailleurs la présence d'un ingénieur environnemental à l'ouverture de la mine.

Tiens, tiens.

19 – Gregg

À Paris, en questionnant les ouvriers lors de leurs démarches médicales j'identifie l'ingénieur démissionnaire de Sadiola: Gregg Olfoese.

Émilie l'avait déjà contacté dans le cadre de son DESS. Elle rétablit le lien.

L'or nègre

La réponse de Gregg est déterminante. Le bassin de boues de Sadiola n'a aucun revêtement, « comme cela se pratique généralement en Afrique ». Outre les débordements accidentels, le risque majeur est celui du drainage acide minier, qui intervient lors du traitement de minerai de type sulfuré. Arsenic, éléments chimiques, métaux lourds, lentement drainés vers les nappes phréatiques génèrent une pollution qui s'étend sur des siècles, beaucoup plus pérenne que le cyanure.

« Merde alors! », commente Émilie. **C'est en effet l'expression appropriée.**

Hélas nous avons confirmation absolue des paroles des ouvriers démissionnaires; contre celles de Didier Fohlen du Groupe Banque mondiale.

Par hasard (toujours), je rencontre au GRDR un ancien employé de la Caisse française de développement (CFD), Éric F. En poste à Bamako en 1996, il vit passer le prêt de dix-huit millions de dollars de la CFD pour Sadiola. Je le questionne: qu'en est-il de la survie des populations locales sur ce genre de projet? « On se fie aux garanties environnementales de la Banque mondiale. »

Je m'énerve. Et les populations peuvent crever la gueule ouverte? Éric se trouble, gêné: « Non mais, il y a les garanties... »

L'or nègre

20 – Missions Sadiola

Sébastien Godinot effectue une mission à Sadiola en janvier 2003, au cours de laquelle il rencontre l'incontournable Birama Samaké, le coordinateur environnemental et social de la SEMOS. Lequel déclare (extrait du rapport des Amis de la Terre) :

« Si on distribue le rapport [environnemental] aux gens, le lendemain je mets ma main à couper que tu le retrouveras pour vendre des beignets ». Birama Samaké tient à préciser au sujet de cette citation que "ce n'était qu'une sorte de métaphore et une manière imagée pour souligner le taux d'illettrisme élevé des populations qui entraverait une exploitation rationnelle des documents qu'on doit leur transmettre." »

Subtile métaphore.

Le flux d'informations est continu entre ONG et partenaires – au sein du réseau qui se ramifie chaque jour.

Nous apprenons ainsi que Roland Michelitsch, de l'Extractive industries review (**sorte de police interne de la Banque mondiale, largement dépourvue de personnel et de moyens**) doit visiter Sadiola un jour ou deux en février 2003. Je le contacte, lui propose de tourner mon documentaire sur Sadiola en sa présence ; et l'engage vivement à rencontrer les populations locales. Il est aussitôt d'accord, sous réserve que son emploi du temps le lui permette. M'interroge, cherche à obtenir le maximum d'informations sur mes sources. Puis – le 7 janvier, in extremis – m'apprend que son emploi du temps ne lui permettra finalement pas de se rendre à Sadiola ; et qu'il a transmis mes courriers à la direction de la SEMOS...

L'or nègre

Mauvaise nouvelle.

Cette fois, quelle sottise !

Pour moi c'est trop tard. Tout est planifié. Le 9 janvier 2003 je transmets à mes anciens contacts SEMOS – dont Birama Samaké – un scénario de circonstance, visant à obtenir le maximum d'informations environnementales : *« Sadiola, un développement exemplaire »* – et demande les autorisations de tournage nécessaires.

Pas de réponse.

21 – Tournage

En février 2003 j'y retourne, cette fois très informée (trop peut-être : j'ai même un peu peur), avec une « vraie » équipe. Autant pour la qualité de la prise de sons et de vues, pour ma crédibilité de réalisatrice, que... pour ma protection rapprochée : Claude Nay, ingénieur du son, et Julien Berger, cadreur, sortent de l'école. Ils ont dix ans de moins que moi, débutent, travaillent bénévolement. Nous partageons l'aventure, la promiscuité quasi-permanente – ô combien de nuits à trois dans le même lit ! – et le bénéfice du film ; éternellement nul.

À Bamako, à l'Assemblée nationale nous rencontrons le député à la Commission des Mines, Tiémoko Dembele. Il attire notre attention sur le cas de Syama (une autre mine d'or malienne) « qui, une fois l'exploitation du minerai arrêtée... la mine ayant été abandonnée, le cyanure a constitué un lac artificiel... et, avec les pluies d'hivernage,

L'or nègre

déborde donc pollue les eaux souterraines et les eaux de ruissellement. Et nous sommes arrivés même à un constat, comme quoi les populations de la localité sont en train de mourir tout doucement.»

Certes.

– Que fait l'État malien ?

– Heu... Je m'en occupe tout de suite.

Il se lève, salue précipitamment l'équipe «jeune et dynamique» et sort.

Dans les couloirs reculés de l'Assemblée un témoin plus confidentiel complète : la réhabilitation de la mine de Syama n'est qu'un projet à l'heure actuelle. Elle sera financée par l'État malien, empruntant auprès de ses bailleurs de fonds habituels –Banque mondiale, FMI ; ou bien elle n'aura pas lieu.

Le bénéfice est privé, le préjudice est public.

Malin !

Parvenus à Kayes, sur l'internet je vérifie les similitudes entre Syama et Sadiola : même type de minerai (oxydé puis sulfuré) exploité selon le même processus de traitement...

Ici encore, le financement originel fut largement catalysé par la Banque mondiale –le risque financier est donc public également.

Toujours sur la base de garanties environnementales.

Quelle blague, ces garanties ! Qui les vérifie ?

Le samedi 1er février 2003, à peine descendus du camion de Kayes à Sadiola nous sommes accueillis par le maire et deux de ses adjoints. Coïncidence : le conseil

L'or nègre

communal doit se tenir dans quelques heures. Le temps de poser les bagages et préparer le matériel.

Les représentants communaux expriment leur anxiété face à l'utilisation massive de cyanure pour traiter le minerai. Munie du mail de Gregg, je leur apprend l'absence de revêtement du bassin de boues...

– C'est donner peu d'importance à notre vie !

– Comme des animaux.

Les Anciens disent leur suspicion :

– Il faut se méfier de ce que nous prépare la cuisinière [la Banque mondiale], refuser ses plats empoisonnés !

Et leur incrédulité. Le Vieux assène fermement :

– Ça ne sert à rien de donner le savoir à un peureux, puisqu'il a peur de ce qu'il sait.

Qu'on se le dise.

Je n'ai plus qu'à attraper mon courage !

Les jours suivants nous tentons d'approcher la SEMOS.

Nous traînons dans l'attente morne d'une réponse inexistante. Nous palpons l'air de Sadiola ; les inquiétudes et les colères des villageois, des ouvriers ; l'ambiance corrompue où «tous, ici, c'est la SEMOS... même les prostituées ! » (dixit le chef de gendarmerie de Sadiola).

Nous vérifions les premiers cas d'ouvriers invalides ou décédés –d'après les témoignages recueillis en France.

Voilà des hommes qui ne peuvent plus qu'attendre la mort et se fier à Dieu.

Leur résignation est terrible.

« Nous voulons savoir la vérité sur nous-mêmes. Nous allons les pousser au mur ! » s'emballe Sambala

L'or nègre

Makalou, premier adjoint au maire. La commune s'engage résolument à nos côtés. Le 4 février, le maire Balla Sissoko approuve, tamponne et signe notre demande de visite à la SEMOS.

Enfin le 6 février 2003, recueillis dès l'Hôtel de Ville en Toyota, nous pénétrons l'univers clos et barbelé de la SEMOS.

Nous sommes armés d'un micro et d'une caméra.

22 – Retour à la SEMOS

Gareth Taylor, directeur de l'exploitation, est immédiatement méfiant. Il est informé de ma venue par (le traître!) Roland Michelitsch, qui lui transmet nos échanges par mail...

Il m'entretient en privé, loin de la caméra, avec l'omniprésent Samaké comme interprète. «We are transparent, we have nothing to hide». Nous sommes transparents, nous n'avons rien à cacher. C'est pourquoi je pourrai filmer tout ce que je souhaite, absolument tout sauf... l'or –pour des raisons de sécurité. Je ne pourrai donc filmer ni les splendides coulées aurifères, ni la levée hebdomadaire de l'or extrait à Sadiola.

– Pour protéger l'or nous faisons appel à une compagnie privée européenne...

Defence Systems Limited?

La question me brûle les lèvres mais je ne veux pas sembler en savoir trop.

Je me débrouille en anglais, et malgré la présence de Samaké comme interprète m'étonne directement auprès

L'or nègre

de Taylor du fait que Samaké ne lui aie pas transmis ma demande de tournage. « Anyway... » La question est éludée. Voilà donc un « filtre » efficace: le porte-bouche du Commandant, comme au bon vieux temps de la colonisation. Birama Samaké cumule les postes d'interprète, qui centralise et répartit l'information; de coordinateur environnemental et social; et quoi encore?

23 – Le Directeur Financier

Cette fois autorisés à filmer, nous rencontrons le directeur financier: Philippe Berten. Aussitôt il nous présente de volumineux documents:

– SEMOS fait office d'une grande transparence. Il n'y a pas de secrets. Les chiffres sont là, ils sont publiés, et ainsi de suite: pas de secret. [Cependant, le dossier présenté est tamponné: CONFIDENTIAL.] Une fois qu'ils ont trouvé le gisement, ils ont décidé de faire la société d'exploitation: Anglo, qui était à l'époque Anglo-American; Iamgold, qui est une société canadienne.

François ajoute, dans Billets d'Afrique: **Iamgold est dirigée par deux Canadiens un peu spéciaux. Le premier, William Pugliese, a bâti sa fortune sur une activité qui confine à l'escroquerie. Elle a fait florès en France, avant d'y être interdite: une société envoie un mailing aux entreprises inscrites sur les pages jaunes de l'annuaire téléphonique [...] Sans lire le détail, nombre de destinataires règlent immédiatement un service... inexistant ou presque.**

L'or nègre

Pugliese a acquis tellement de soutiens en tous genres qu'il ne s'est jamais fait condamner par la justice canadienne.

Son associé, Mark Nathanson, a jadis vendu des équipements de sécurité à la police secrète du dictateur nigérian Babangida, coutumière du meurtre et de la torture. (*Eye*, 21/10/1999)

C'est à ces deux personnages que le prédécesseur d'ATT, Alpha Oumar Konaré, a confié la plus belle mine du Mali.

Précisément, Philippe Berten feuilletant le dossier passe rapidement sur la signature dudit Nathanson, sur le contrat d'exploitation. Il faudra un arrêt sur image pour appréhender cette page. Une image, sur trente heures de rushes.

P. Berten détaille l'actionnariat de la SEMOS, et poursuit :

– Et donc il y a eu des emprunts, qui ont été faits auprès de sociétés financières, et des emprunts subordonnés des actionnaires.

– Ici, le risque financier a été pris par les bailleurs de fonds au départ...

– Tout à fait.

– La Proparco ou la Caisse française de développement, c'est des caisses d'argent public, en fait...

– Ce sont des caisses qui ont vocation à aider, à financer ce genre de projets.

J'insistai à plusieurs reprises, rencontrant Berten deux jours d'affilée.

– Mais justement, la Banque Européenne d'Investissement, la Proparco...

L'or nègre

– D'accord, mais il ne s'agit pas de financement public. Financement public voudrait dire que ça soit l'Europe en tant que telle... Bon, c'est un banquier comme un autre, hein?»

L'Europe: un banquier comme un autre.

Tout est dit.

Votre argent, nos impôts, sont affectés (entre autres) par la banque Europe, à financer ce genre de projets toxiques en Afrique. Au motif de l'Aide publique au développement. En notre nom!

F. H. (chef de la section Laboratoire) nous guide à l'intérieur du centre de traitement du minerai. Casqués, portant des lunettes de protection, nous croisons des ouvriers craintifs à notre approche. L'un d'eux enfle rapidement ses lunettes. Ceux que nous voyons portent les équipements de sécurité.

Nous visitons également le centre de contrôle de l'usine, tapissé d'écrans – dont nous ne pourrons filmer que deux ou trois.

Qu'y a-t-il sur les autres?

Adama Coulibaly, chef de production de la section métallurgie, nous encadre strictement. Il nous présente les équipements et dispositifs de sécurité, mis en place depuis février 2002 : mesure permanente affichée sur l'écran des taux d'éléments chimiques à l'intérieur de l'usine ; masque à gaz pour chaque ouvrier, etc.

Février 2002. C'est exactement à ce moment que je pénétrai la première fois à Sadiola.

L'or nègre

Et avant cette date ? De nombreux ouvriers témoigneront de l'absence totale de protection ; de leur ignorance du danger couru. Nombreux restèrent invalides. Nombreux décédèrent.

24 – L'incident des oiseaux

Adama poursuit :

– On essaye de suivre le code international du cyanure depuis l'incident des oiseaux.

Pudique euphémisme !

L'incident, c'est le passage au traitement de minerai sulfuré début 2002 ; lequel requiert de très fortes doses de cyanure (jusqu'à douze mille tonnes par an). Les animaux qui s'abreuvaient dans le bassin de boues, véritable lac artificiel toxique, périrent massivement. En le survolant les oiseaux tombaient comme des pierres, racontent les villageois.

Depuis cet « incident » le cyanure est neutralisé au peroxyde d'hydrogène avant d'être rejeté dans le bassin de boues, nous affirme Adama Coulibaly. Et il nous faut le croire.

Plus grave – complétera Émilie – nous sommes désormais dans les conditions idéales pour générer le phénomène du drainage acide minier ; l'infiltration lente des éléments chimiques et métaux lourds du minerai sulfuré vers les nappes phréatiques locales.

Or, en toute ignorance ce fut la première question que je posai à Birama Samaké en 2002 : « J'ai vu sur le web que

L'or nègre

vous exploriez le terrain avec des sulfides ? (je ne comprenais pas moi-même le sens de cette phrase !)

– Ça, c'est un nouveau projet qu'on est en train de faire ; parce que, cette usine a été établie d'abord sur la base de traiter uniquement le minerai oxydé. Et actuellement c'est un nouveau type de minerai : le minerai sulfuré tendre, qu'on est en train d'exploiter.

Il fallut le mail de Gregg Olfoese, l'ingénieur environnemental démissionnaire de Sadiola, et les patientes explications d'Émilie, pour que plus tard je comprenne le poids terrifiant de cet échange.

Une damnation pour les générations futures ; pour la région entière.

La visite guidée se poursuit. Samaké nous emmène au bassin de boues.

Un bassin... un immense lac artificiel de plusieurs kilomètres de diamètre ; une gigantesque flaque fétide qui s'étend chaque jour.

Là, tout crève. Quelques spectres d'arbres grisâtres émergent par endroits sur la vaste mare cyanurée ; car, affirme sereinement Samaké, « ces arbres ne poussent pas dans l'eau ».

En effet ça ne semble pas leur réussir.

Chaque année environ cinq millions de tonnes de boues toxiques sont déversées dans ce lac.

Les villages les plus proches sont à quelques centaines de mètres ; et ces mètres rétrécissent chaque jour.

Samaké poursuit son discours volubile :

– Tant que le cyanure ne peut pas vous tuer, il ne vous tuera pas. S'il y a une dose suffisante pour vous tuer, vous, vous allez

L'or nègre

être morte sur place. Foudroyée [Ah ?]. Sinon, ça veut dire que votre corps peut consommer cette quantité de cyanure.

Ben voyons.

– Les puits de contrôle des nappes phréatiques les confirment : même de près, il n'y a jamais eu d'incidents...

Je demande (peureusement j'avoue) à voir par moi-même les résultats de mesure de la qualité de l'eau. C'est la question qui fâche.

– Il n'y a pas de problème. Plus tard, on vous les montrera.

25 – Peurs

Ultime étape : la clinique SEMOS. Le docteur Steve Du Toit ne peut nous renseigner sur d'éventuelles maladies liées aux conditions de travail : il est en poste depuis un mois seulement... Mais « l'important est qu'avant chaque embauche a lieu un examen médical. On prend l'élite de la main d'œuvre disponible : les gens les plus sains. Quand ils commencent. »

Ce « when they start of » me glace les sangs.

En nous ramenant en fin de journée à l'Hôtel de Ville, en 4x4 portières fermées Samaké se lance dans une démonstration touristique – tout à fait gratuite – sur les mystères de l'Afrique Noire ; les morts étranges, la confection de poisons (il serait expert en la matière) à partir d'intestins de hyène macérés avec des plantes spécifiques... puis demande, tout de go : « Où est-ce que vous dînez d'habitude ? »

L'or nègre

À cet instant, caméra et micro étaient rangés au fond des sacs. Pas de traces.

La menace implicite est bien concrète. À Sadiola, la moitié du village espionne l'autre.

J'ai peur, pour moi, mon équipe Claude et Julien, et... nos bandes vidéos. Nous mangeons dans des échoppes au bord de la route et commençons déjà à prendre nos habitudes « chez Virginie », où il y a des frites pour mes loulous – mes boulets – Claude et Jul'.

Désormais nous ne mangerons plus deux fois au même endroit. Le même soir Virginie nous trouve dans un estaminet à l'autre bout du village. « Et alors, vous ne mangez pas chez moi ce soir ? »... Non.

Le lendemain matin nous affrétons un véhicule improbable, minibus dégingué repeint de bleu pétant, et quittons le village de Sadiola.

Nous n'allons pas loin.

Je ne veux pas repartir sans avoir vérifié le maximum d'informations collectées en France. Le week-end du 8-9 février nous visitons d'autres villages de la commune, poursuivons notre collecte macabre : vérification de décès, d'invalidités d'ouvriers.

Ceux-là travaillaient dans la carrière, dans l'usine, au bassin de boues... Les poussières, la vétusté des véhicules, les émanations toxiques des produits de traitement, eurent raison de leur santé ; souvent, de leur vie.

Boubacar Boukary fut licencié car il refusait de conduire un camion sans freins ni direction. Sékou Sidibé – qui accepta – perdit le contrôle du véhicule et s'écrasa contre une paroi de la carrière... Il ne se réanima pas.

L'or nègre

Je suis munie d'un questionnaire établi par l'association Sherpa (Samira Daoud et William Bourdon), afin d'obtenir des informations précises –et juridiquement valables, pour pouvoir défendre ces ouvriers en Justice.

En complément du tournage.

Je fais de mon mieux.

26 – Femmes

Et les femmes... ces conversations de cuisine, ces « problèmes » de grossesse de Farabana...

Nous y déboulons en moto. (Quelle épopée pendant ces deux jours !)

Le chef de village, Sidina Dembele, est un vieil imam respectable, et respecté dans toute la commune. Son visage ridé au regard brillant irradie la sagesse.

Il déclare sans hésiter :

– Pendant l'hivernage, l'eau qui coule dans le marigot devient très rouge et contamine les puits. Depuis que le projet a commencé jusqu'à présent c'est pareil : il y a des maladies tout le temps à cause de l'eau.

Je comprends de moins en moins quel est le lien entre cette eau rouge et l'exploitation minière – mais c'est pourtant simple :

– L'eau du marigot vient de l'usine, là-haut, vers Yatela ; elle coule vers le village et jusqu'à la rivière Falémé, Sénégal.

L'or nègre

La Falémé est un affluent du fleuve Sénégal qui irrigue toute la région.

Sidina n'évoque cependant pas de problèmes de grossesse. Je pose explicitement la question mais il ne peut répondre : ces choses-là ne se disent pas. Il mande alors le griot, qui reçoit l'ordre de rassembler les femmes sur la place du village.

Et le griot de parcourir le village en frappant son tama (sorte de petit tam tam), lançant sa mélodie d'une voix forte pour appeler les femmes.

J'ignore encore le poids du tabou qui pèse sur elles !

Les voilà réunies. Elles sont magnifiques dans leurs vastes boubous brodés. Elles remplissent la place du village d'un bruissement coloré.

Je repose la question : y a-t-il eu des anomalies dans les grossesses, depuis « quelques années » ? Un silence indécis me répond. Puis une femme se lance :

– Nous, les femmes, avons des maux de ventre. Ça vient de l'eau. Quand nous sommes enceintes nous faisons des fausses couches.

Je tente de savoir si elles sont nombreuses dans ce cas. « Beaucoup ! » fuse spontanément de plusieurs bouches. Mais aucune ne se désigne personnellement.

Faire une fausse couche est une honte, vécue dans le silence et la solitude. La femme peut être répudiée par son mari – bannie du village.

On n'en parle pas.

– Il y en a une qui est partie en voyage...

– Il y a Dialli qui est là.

La femme est poussée en avant. Gênée elle murmure :

L'or nègre

« Ça vient de passer... » Puis une troisième, une quatrième sont désignées. Elles ont également avorté, sans comprendre. Elles l'admettent avec réticence devant la caméra, poussées par la communauté.

Ces fausses couches surviennent depuis les trois dernières années. D'autres problèmes sanitaires apparaissent dans le village : de nombreux décès d'enfants en bas âge – qu'il me paraît difficile d'attribuer à une éventuelle contamination du marigot, plutôt qu'au sous-développement endémique ; « Ils n'arrivent pas à manger, ni à boire, à cause de l'eau qui est mauvaise » ; les vieillards aussi sont victimes du phénomène. On me montre quelques ordonnances, qui viennent accréditer ces déclarations – notamment les fausses couches.

Mais encore une fois, je doute : pourquoi ces phénomènes surviennent-ils depuis trois ans quand l'exploitation de Sadiola a commencé en 1996 – depuis sept ans maintenant ? Et si ces troubles n'avaient rien à voir avec l'activité minière ?

27 – SEMOS en stop

Le lundi 10 février, nous retournons à la SEMOS – en stop : cette fois nous ne sommes pas attendus. Nous filmons l'entrée des locaux, le panneau « Five stars rate – safety is a state of mind » (la sécurité est un état d'esprit), quand approche un camion-citerne. Panoramique sur le camion. Un Blanc que nous n'avions pas remarqué jusqu'alors, le chef de la sécurité à Sadiola, s'approche et nous intime l'ordre d'effacer les images. Surprise, je rétorque que nous sommes autorisés à tout filmer, sauf l'or. S'engage un dialogue absurde :

L'or nègre

– Mais justement, c'était de l'or.
– Non, c'était un camion.
– Oui, mais ce camion transporte le minerai aurifère de Yatela.

Le motif est fallacieux ; mais le gars ne plaisante pas. Contrainte, j'efface la cassette devant lui – bien persuadée que c'est pour une tout autre raison que ces images doivent disparaître. Laquelle ?

Je chercherai la réponse du côté de Yatela.

Enfin, nous allons saluer Samaké et exigeons de voir les résultats d'analyses de l'eau. Entre caméra et ordinateur, c'est Samba Sangaré – responsable malien du département Environnement – qui nous les présente avec beaucoup de mauvaise volonté. Il clique très rapidement sur les valeurs qui se répètent sur l'écran, largement supérieures aux normes de l'OMS, et indéfiniment répétitives de ligne en ligne – dont certaines sont totalement vierges.

Ça ne veut rien dire. Que mesure-t-on exactement ?

Certains témoignages (dont le précieux contact J-C L.) m'avaient informée de la rupture de la digue de retenue des boues cyanurées, à la saison des pluies 1998. La contamination s'étendit alors jusqu'au fleuve Sénégal. Je demande à voir ces résultats.

Alors, le taux de « total cyanide » monte jusqu'à 0,6 mg/l – au lieu des 0,2 mg/l répétitifs habituels. Le seuil de l'OMS étant de 0,07 mg/l.

« Pas de commentaires » coupe sèchement Samba Sangaré, plaquant sa main doigts écartés sur l'écran.

Trop tard : c'est filmé.

L'or nègre

28 – Retour en France

Au village de Sadiola le Grand Imam annonce la date de la fête de Tabaski : c'est demain. Le dernier train avant plusieurs jours quitte Kayes le lendemain matin. Il est hors de question pour nous de croupir dans ces parages toxiques avec ces données si compromettantes. Dans la précipitation, nous sautons dans un minibus avant d'échouer à la gare de Kayes au terme d'une nuit épuisante. Somnambules, poisseux de crasse, nous embarquons pour Bamako.

Le jeudi 13 février à 6h30 nous atterrissons à Paris.

Et je m'endors... je dors... je dors pendant trente-six heures!

Le téléphone est posé sur la table de nuit à quelques centimètres de ma tête. Je n'entends rien. Au réveil le répondeur est rempli de messages de l'Association des ressortissants de Sadiola en France : « Allah te bénisse! Gareth Taylor arrive à Paris le week-end prochain pour rencontrer l'ARSF!!! »

Gareth Taylor, le directeur de la SEMOS en personne... Je suppose qu'il veut désamorcer la mèche – qu'ai-je donc filmé de si explosif? Je répercute immédiatement auprès de notre consortium associatif les analyses d'eau qui m'ont été transmises.

Perplexité. Incompréhension.

L'or nègre

29 – En repassant par Montreuil

Le 1er mars 2003 se tient cette rencontre à Montreuil ; Gareth Taylor est accompagné d'Alan Fine, « Monsieur Communication » d'Anglogold, et de Didier Fohlen, invité surprise, coordinateur environnemental et social du Groupe Banque mondiale.

L'ARSF a regroupé ses membres, massivement présents, et ses partenaires : Sébastien Godinot des Amis de la Terre, ainsi que Samba Sylla du GRDR, Émilie Counil qui effectua son DESS sur Sadiola ; l'avocat Léon G., le journaliste Jean-Luc Porquet ; et Claude, Jul' et moi – l'équipe.

Nous avons préparé cette rencontre. Eux aussi.

Gareth Taylor s'exprime en anglais, immédiatement traduit par Didier Fohlen :

– Je voudrais expliquer la raison de notre présence ici. Récemment, nous avons reçu de nombreuses informations : les ressortissants de Sadiola sont inquiets quant aux effets de la mine sur l'environnement.

Alan Fine ne dit rien, observe tout le monde ; prend des notes.

Didier Fohlen poursuit, chaleureux et rassurant :

– À un point de vue de quelqu'un qui passe tout son temps dans les mines, s'il y avait quelqu'un qui soit contaminé par des substances toxiques – avec beaucoup de regret – il serait mort. Le cyanure, soit vous en mourrez, soit vous vous en portez très bien. [J'ai déjà entendu ça quelque part.] C'est l'expérience que nous avons sur une cinquantaine de mines d'or dans le monde, et c'est

L'or nègre

l'expérience qui ressort d'études très approfondies qui ont été faites sur le cyanure.

Certes.

L'ARSF réplique posément :

– Compte tenu de votre expérience à vous sur les exploitations minières, sachant le danger que cela représente pour la population, pourquoi ne pas prendre dès le début des dispositions nécessaires pour éviter aujourd'hui cette psychose, qui consiste à nous empoisonner par de l'eau cyanurée –au profit des intérêts miniers et de la Banque mondiale?

Fohlen répond au nom de la Banque mondiale :

– Nous sommes la seule institution financière internationale qui oblige les sociétés dans lesquelles nous investissons à nous communiquer des données environnementales et sociales –je tiens à le souligner: nous sommes la seule institution qui demandons ça.

Quid de l'accès à ces données? Quid du respect des normes de l'OMS?

Émilie parle à son tour :

– Rien de concret ne semble avoir été mis en place pour communiquer de manière correcte avec la population.

Gareth de répondre :

– La plupart de l'information est hautement technique, et difficile à comprendre, même par des techniciens... sans parler de gens qui sont fermiers, et qui ont clairement peur des effets de ce que nous faisons.

Mépris encore!

À mon tour :

L'or nègre

– Les résultats des analyses d'eau qui m'ont été présentés pour Sadiola, Neteko et BHI, présentent des anomalies. En soi, ce sont des valeurs très alarmantes.

Gareth Taylor rétorque, tranquille :

– Ce n'est pas mon genre de dire que vous êtes incorrecte. Vous avez soulevé une inquiétude, nous devons prouver que vos inquiétudes sont incorrectes. (Bien sûr il ne le fit jamais.)

Fohlen complète :

– Il y a un problème fondamental au Mali, c'est qu'on ne peut pas faire d'analyses détaillées.

Sébastien Godinot des Amis de la Terre, réplique :

– Donc il me semble que, renforcer les capacités au Mali pour qu'il ait lui-même la possibilité de faire des analyses vraiment précises, c'est quelque chose qui, à mon avis, relève bien du rôle de la Banque mondiale de développer les pays pauvres.

Et Didier Fohlen débite alors, au nom de la Banque mondiale, une énormité :

– Quiconque connaît bien le Mali connaît la fierté de ses habitants. Et lorsque, à l'ouverture d'une mine, vous allez les voir en disant : vous savez, vous avez peut-être pas la capacité à gérer bien les questions environnementales, et qu'on vous répond : mais si, on sait très bien faire...
NOUS NE VOULONS PAS ÊTRE TROP IMPÉRIALISTES.

Qu'on se le dise !

La réunion est animée.

L'atelier de concertation avec les populations se précise. On évoque même une date : fin juin. C'est l'essentiel.

L'or nègre

Avec l'équipe nous coinçons Fohlen en fin de réunion ; je suis furieuse de la langue de bois du Groupe banque mondiale :

– Que pensez-vous du cas de Syama ? [Les populations proches de cette autre mine d'or, également financée par la Banque mondiale, sont en train de mourir tout doucement.]

– Je ne peux pas vous faire de commentaires sur Syama dans l'état actuel puisque nous ne sommes plus investisseurs dans Syama. Nous avons désinvesti de Syama.

– Mais... qu'en est-il de l'application des garanties environnementales...

– Nous n'avons plus rien à voir avec Syama.

Il s'esquive, fend la foule, joue des coudes pour dégager son passage en marmonnant « Pardon », « Pardon ».

Peut-être la seule fois où la Banque mondiale demanda pardon au peuple africain !

Remarque : la scène est filmée, et jubilatoire ; sauf pour les innombrables victimes de ces crimes silencieux. Sans commentaires.

Avec l'ARSF nous tirons les enseignements de cette rencontre : il nous faut préparer l'atelier. Deux commissions sont formées : « développement » et « santé et environnement ». Lors d'une réunion je suis élue à l'unanimité présidente de la commission « santé... ». Chaque commission est chargée de rédiger un rapport de synthèse pointant les problèmes et les attentes des villageois.

Au travail. Nourrie de témoignages et de documents, une première version de la synthèse voit le jour. Je l'adresse à J.-C. L., mon précieux informateur secret, pour avis.

L'or nègre

Sans répondre, sans attendre et sans m'informer, J.-C. l'envoie à des contacts ciblés – dont l'antenne du GRDR au Mali. Pierre L., du GRDR Kayes, est en excellentes relations avec Moussa Cissé, député de Kayes et Alassane Bocoum, directeur régional de l'Hydraulique...

30 – Mars-avril 2003: flux d'informations

Suite à la rencontre de Montreuil, la SEMOS transmet – enfin – quelques documents à l'ARSF : l'étude d'impact environnemental sulfuré tendre est riche d'enseignements. « La mesure de la poussière respirable sera recommandée, si possible. » (!) Nous y apprenons également que la Banque mondiale se désengagera financièrement de la SEMOS après 2003...

Très mauvaise nouvelle pour les populations locales. Une réédition du cas de Syama ?

L'estimation des coûts de fermeture de la mine, transmise en anglais, est obscène de mépris. Pas un maigre franc CFA ne sera affecté à la réhabilitation de la carrière, qui servira de décharge. La cité minière sera intégralement rasée après récupération de chaque poignée de porte, et jusqu'aux interrupteurs – alors même que la SEMOS a promis ces locaux à la commune...

Quant aux conséquences sanitaires de l'exploitation sur les populations locales... rien ! On ne sait même pas ce que c'est !

L'or nègre

L'ARSF, uniquement francophone et malinkophone, a l'intelligence de diffuser immédiatement ces documents parmi ses partenaires.

Personne n'a osé traduire le document *Estimate of Mine Closure Cost*. C'eût été une incitation à la rébellion. Nous savons qu'en face, ils l'attendent. Ils la souhaitent. Ils sont prêts.

Là encore, les documents nourrissent les dossiers de l'association de juristes Sherpa.

Par ailleurs lors de leurs réunions, les émigrés me reprochent de ne pas avoir visité le village de Yatela «sinistré» par l'exploitation minière. Ben voyons. C'est gonflé de leur part!

Mais, décidément j'irai voir Yatela.

La date de l'atelier est décidée, décalée, ramenée, finalement fixée du 21 au 23 mai par la SEMOS.

Durant ce laps de temps je remporte le prix Très d'Esprit au troisième Festival International des Très Courts, pour *La Marseillaise* –interprétée en version sénégalaise, sans visa.

«Le jour de Gloire est... terminé.», conclut le vieux Sénégalais dans un éclat de rire général.

Ce bref reportage de trois minutes sur les candidats à l'émigration au Consulat de France à Dakar, en ligne sur www.trescourts.com, me vaut aussitôt une belle notoriété sur le web –le World Wide Web, la grande toile mondiale!

On ne doutera plus de mes intentions patriotiques...

*L'or nègre***31 – Dad**

Lors d'un (rare) jour de repos, avec mes parents et ma cousine Marion nous visitons la tombe de Mam et Dad –nos parents et grands-parents respectifs.

Lointains souvenirs!

Nous marchons dans le cimetière, quand Marion me questionne inopinément:

– Tu dois être passionnée par tous les voyages de Dad en Afrique, non?

Je suis sidérée.

Quelle révélation! Je n'en avais jamais rien su. Je questionne mon père qui grommelle:

– Ça n'a pas d'importance.

Je ne cesserai de l'interroger, ainsi que son frère Bruno, sa sœur Florence. Il nous faudra plusieurs soirées, plusieurs longues discussions doucement alcoolisées, pour que par bribes ils racontent l'histoire de Dad.

Le grand-père de Camille était l'un des trois présidents fondateurs de la Lyonnaise des Eaux. La recette de l'expansion de la Lyonnaise et de sa mutation en multinationale sous le nom de Suez – comme sa consœur la Générale des Eaux, devenue Vivendi – est un secret de polichinelle: elle a grossi à la mesure de l'«arrosage» des élus français. Sa filiale Dumez s'est montrée l'un des plus généreux bakchicheurs du bâtiment et des travaux publics africains. Valsaient les valises à billets, par dizaines de millions de francs français, par milliards de CFA: le patron de Dumez, André Kamel, l'a d'autant mieux avoué devant la justice que ce n'était pas condamnable en droit français.

L'or nègre

Or qui a implanté la Lyonnaise des Eaux en Afrique? Le grand-père de Camille. Il a supervisé la privatisation de l'approvisionnement en eau de plusieurs capitales africaines. On prend l'eau du pays, et on la fait payer. Certes, entre-temps, on l'a rendue potable (en principe) et de temps en temps on change un tuyau. Mais avoir l'eau puis l'argent de l'eau, c'est quand même une belle opération.

Qui tient l'eau d'un pays le contrôle en partie. Quand donc la Lyonnaise a-t-elle réalisé ses plus belles privatisations africaines? Juste avant les indépendances...

À Sadiola, la SEMOS tient aussi les habitants par le contrôle de l'adduction d'eau.

Simple.

Une adduction de soixante-quatre kilomètres de long transporte depuis le fleuve Sénégal les cinq millions de mètres cube d'eau annuels nécessaires au traitement du minerai.

Gracieusement, la SEMOS en distribue aux populations du nouveau village de Sadiola – qui n'ont désormais plus d'autres sources d'approvisionnement, les puits antérieurs n'ayant jamais été rétablis.

32 – L'eau

Les premières réactions réflexes à la résistance nouvelle des habitants de Sadiola, au printemps 2003, montreront qu'il ne faudrait pas trop chatouiller Crésus.

L'or nègre

En avril, au Mali la température grimpe brusquement vers les journées les plus chaudes de l'année. À Sadiola la SEMOS coupe l'eau.

Après une dizaine de jours de coupures intermittentes, dans une chaleur suffocante – trois jours entiers sans eau au Cescom (Centre de Santé Communautaire) de Sadiola, au cours desquels comme par malchance les femmes accouchèrent en nombre – les populations se rebellèrent. Elles décidèrent de marcher sur l'usine.

«Tous ceux qui pouvaient marcher ont marché!», témoigne le fils de Djeneba. Il a onze ans, vaillant et fier. Bien sûr, il en était, il a marché comme les autres. Il raconte, lorsque la foule arrive devant les locaux de la SEMOS. Trois bataillons de gendarmerie les y attendent.

Le vieux chef de village Sankoumba Dembele s'approche pour parlementer avec la SEMOS. Il est refoulé violemment, brutalisé par les gendarmes. La foule gronde. Les gendarmes la couchent en joue.

[Le spectre flasque de la Guerre Civile flotte un lourd instant.]

Lorsque que le Chef des Gendarmes s'écrie: «NE TIREZ PAS! Ne tirez pas. Ce sont des femmes et des enfants. Ils sont dans leur droit.»

Honneur à toi, vieux Chef des Gendarmes!

[Le spectre dépité s'éloigne mollement.]

Le chef de village est enfin autorisé à rentrer, parlementer avec la SEMOS – leurs échanges sont interprétés par l'inévitable Birama Samaké.

L'or nègre

Dans l'heure, l'eau est rétablie à Sadiola.

«Donc, leur problème technique était nul!», s'exclame le premier adjoint à la commune Sambala Makalou, très remonté au souvenir de cet épisode.

33 – Retour encore à Sadiola

Mi-mai: cette fois je retourne à Sadiola avec Samira Daoud, représentant l'association Sherpa. Nous sommes escortées de Keita Diallaba, grand beau monsieur âgé, vénérable secrétaire de l'ARSF aux relations extérieures. Notre but: constituer les dossiers des ouvriers afin d'obtenir des dédommagements pour leurs familles –ou attaquer la SEMOS.

Samira Daoud repart après quelques jours... (beaucoup trop) rapidement.

Elle livrera par la suite un rapport accablant (extraits):

«Plusieurs témoignages font en effet état de maladies, dont la cause exacte reste inconnue de nous à ce jour, mais qui pourraient s'assimiler à des intoxications au cyanure, à l'arsenic et à des métaux lourds. Plusieurs cas de décès directement liés à l'activité professionnelle ont été répertoriés. Certains seront présentés dans le détail, d'autres simplement évoqués à titre d'information. [...]

Monsieur Mady Dansoko est né le 19 mars 1965 à Sadiola et décédé en mai 2000. La famille ne peut donner avec exactitude la date du décès.

L'or nègre

Mady Dansoko a travaillé en tant que manœuvre temporaire au département Métallurgie pour la Société d'Exploitation des Mines d'or de Sadiola (SEMOS-SA) du 18 février 1997 au 31 décembre 1998, sous six contrats à durée déterminée successifs.»

Son dernier CDD ne fut pas renouvelé. Atteint d'un cancer de l'œsophage il fut hospitalisé à Kayes, puis à Bamako –où il décéda.

Samira partie, je reste en attendant l'atelier prévu fin mai. Claude et Julien, l'équipe de tournage jeune et dynamique, doivent me rejoindre dans quelques jours.

J'attends.

Le Temps n'a pas la même dimension en Afrique!

Au sein du village se déclenche alors un véritable phénomène de «libération de la parole». Les gens me croient désormais; ils m'ont vue venir et revenir, et revenir encore –cette fois avec une juriste. Ils sentent que leur est permis un espoir de Justice. Ils viennent me parler un à un.

Ô Samira, tu me laisses si seule face à ce recueil de détresses!

Un ouvrier atteint de conjonctivite aiguë:

– [Le docteur] me donne trois, quatre jours seulement puis je recommence le travail. Il a dit que tout le monde est malade, donc on peut pas donner d'arrêt à tout le monde.

– Le docteur a dit ça?

– Le docteur! Je lui ai dit: je vois rien... Il m'a dit: prends tes trois jours. Ça suffit pas.

Un autre ouvrier:

L'or nègre

– On peut pas demander de droits là-bas. Si tu es malade tu travailles plus. On lutte pour le travail.

Chaque jour j'apprends de nouveaux cas de décès, invalidités, licenciements abusifs. Je baigne dans la tristesse.

Cette petite veuve qui vend les quelques légumes qu'elle a cultivés au bord de la route poussiéreuse, sillonnée de camions... Près d'elle, cette autre femme a perdu son fils dans les rouages de l'exploitation...

Je suis logée au « campement » (local communal destiné à accueillir les visiteurs), juste derrière la préfecture de Sadiola. Préfecture où le tout-puissant sous-préfet répercuté les ordres de la SEMOS.

Nous ne nous apprécions pas mutuellement. Il se fait un plaisir de m'annoncer que la SEMOS retire ma participation à cet atelier. Sur le coup je ne le crois pas – les rumeurs les plus insensées circulent à Sadiola; une de plus... Mon nom, ainsi que ceux de mon équipe, figurent bien sur la liste des participants à l'atelier de mai. Alors ?

34 – Poussières

La date de l'atelier approche.

Birama Samaké – que je n'avais pas informé de ce retour – m'aperçoit en traversant le village en 4x4. Il arrête son véhicule et s'exclame : « Oh ! Vous êtes courageuse ! » Ça lui a échappé. En quoi serais-je courageuse, s'il ne m'avait menacée ? Samaké se reprend, bredouille : « Il fait

L'or nègre

très chaud... », parle très vite d'autre chose : le ministère des mines n'apprécie pas que je ne l'aie pas contacté – ma participation à l'atelier serait retirée. Je n'y crois toujours pas.

Les partenaires nous rejoignent : Susanne Breilkopf des Amis de la Terre ; Samba Tembely du Jubilé 2000 ; les délégués de l'Association des ressortissants de Sadiola en France, invités par la SEMOS pour l'occasion ; et mon équipe – réduite à l'état de flaque sous la chaleur implacable de mai. Quarante-neuf degrés à l'ombre !

Sur le bord de la route sillonnée de camions à la sortie du village, telle une statue de résignation dans la poussière se tient Fanta la veuve de Mady Dansoko. Sa fillette se serre contre elle. Trop pauvre, Fanta ne peut assumer l'enfant. Elle attend un véhicule, camion, bus ou autre, qui les transporte dans sa belle-famille – où elle laissera la petite.

Ainsi va la vie en Afrique.

Je veux filmer ; mais mon équipe, neutralisée par la chaleur au village, tourne sur les vertes et fraîches hauteurs de la cité minière... La caméra est là-haut.

Quand sur la route enfile un vrombissement de moteurs : c'est la cohorte de 4x4 SEMOS qui transportent les participants à l'atelier. À bord, Didier Fohlen de la Banque mondiale. Les véhicules nous dépassent dans un tourbillon de poussière.

Et je n'ai pas la caméra ! Et je ne peux pas filmer !

L'or nègre

35 – La veille

La veille de l'atelier, dans l'école communale se tient une Grande Réunion avec les Chefs des quarante-six villages de la commune de Sadiola ou leurs Représentants, ainsi que leurs Partenaires, ou alliés dans cette lutte.

Nous sommes si nombreux que la salle de classe déborde de monde – par la porte, par les fenêtres, dans la cour – chacun tient à assister à la Réunion !

Claude et Jul' filment – cette fois – l'événement. Susanne Breitkopf, des Amis de la Terre, salue le courage des villageois, leur détermination. Ils parlent :

– Si on nous prenait pour des humains... La poussière nous apporte des maladies, alors que dans la cité minière tout est goudronné !

– Moi je dirais un peu que c'est de l'apartheid voilé.

Je restitue la « synthèse sur les conséquences sanitaires... ». L'émotion est forte : ces paysans malinkés entendent enfin leurs doléances exprimées.

C'est alors que Moro Macalou, délégué de l'ARSF, nous montre une lettre signée de Matt Thiel – le directeur général de la SEMOS – exigeant mon absence de cet atelier. Le sous-préfet avait donc raison... Une rumeur de colère parcourt l'assistance. Ces quarante-six villages, divisés par les manœuvres de la SEMOS, tiraillés entre leurs intérêts immédiats et une crainte vague de l'avenir, sont soudés d'un coup, d'un bloc, pour me soutenir.

« Cet atelier se fera avec Camille de Vitry ou ne se fera pas. »

L'exigence est transmise telle quelle à la SEMOS.

Un atelier de concertation avec les populations locales,

L'or nègre

sans les populations locales, ne paraît pas très crédible... La SEMOS est contrainte d'accepter ma présence.

Elle a brillamment démontré que les villageois, unis, peuvent la faire céder.

36 – Le simulacre

Le lendemain, l'atelier est reporté à cause d'une grève des travailleurs – laquelle était annoncée à la direction SEMOS depuis deux semaines (!). C'est-à-dire que la date de cet atelier fantoche était calée sur cette grève pour pouvoir tout annuler in extremis.

Se tiendra au Sahel Club une rencontre plutôt informelle, avec Didier Fohlen (tout de même) ; où sont isolés les partenaires de la commune – qui seuls n'ont pas été prévenus à temps de cette annulation...

Nouvelles manœuvres : isoler, choyer ; diviser, manipuler.

Les quelques journalistes qui sont venus à Sadiola pour l'occasion repartent dépités – non sans avoir protesté de la rétention d'informations dont ils sont victimes. Ainsi, Sidy Diallo de Radio Sahel : « Malheureusement nous déplorons certains comportements à l'endroit de la presse. Parce que nous voulons de l'information qu'on ne veut pas nous donner [...] sur la vie même de SEMOS à Sadiola : l'impact de l'usine sur les vies des populations. On a appris qu'il y a des animaux qui meurent ; les animaux domestiques, les vaches, les bœufs. Donc qu'est-ce qui ne peut pas nous dire que les hommes aussi peuvent mourir... à petit feu ; c'est-à-dire dix ou cinq ans après ;

L'or nègre

ou peuvent avoir des déformations, tout ça... Tout est possible! Je ne dis pas que c'est le cas, mais tout est possible.»

Les partenaires rejoignent Bamako le jeudi 22 mai.

Le vendredi, Claude et Julien tentent de prendre le vol Sadiola-Bamako. La SEMOS leur refuse les places, au motif que l'avion est plein. Ils prendront donc le vol du samedi.

Quant à moi, après cette étrange réunion je poursuis mes investigations.

Les gens continuent à venir me parler au campement, le soir quand je suis absente dans la journée; je monte des dossiers comme je peux, que je transmettrai à l'association Sherpa. La nuit j'ai du mal à me reposer: syndicalistes licenciés, journaliers aux poumons massacrés... un à un ils se succèdent au campement; ils parlent enfin, « Nous pauvres types, pauvre misère, on regarde le Bon Dieu ». Ils sortent des papiers, des radios, des contrats de travail.

J'ai sommeil, je me sens si faible devant tout l'espoir placé en moi!

Je filme, je note; deux voyages de photocopies à Kayes. Sambala le premier adjoint de la commune, qui se responsabilise de protéger les habitants de Sadiola, accumule des doubles des dossiers des ouvriers.

Chaque jour se fait plus impérieuse pour nous la nécessité de témoigner publiquement – pour dénoncer autant que pour nous protéger.

Drôle de couple que le nôtre! Le « petit ventru » et la « toubab maigrelette » – c'est ainsi que l'on nous surnomme

L'or nègre

dans la région. Court, trapu, âgé, rondouillard, Sambala est habité de la force immense de ses ancêtres malinkés. Il est ancré dans leur territoire – aujourd'hui bafoué par la mine. L'ancien village de Sadiola, où les aïeux prestigieux étaient enterrés à même le sol de la case commune pour accompagner les vivants, a été rasé pour livrer le site à l'énorme carrière.

– Nos ancêtres sont dans le trou aujourd'hui. Que sont-ils devenus?

Je n'ai jamais osé lui répondre qu'ils étaient probablement pulvérisés dans le bassin de boues; marinés au cyanure.

Quant à moi, dite « maigrelette » ou maigrichonne... je me qualifierais plutôt de mince, svelte, élancée – à la mode, quoi. Mais ici les canons de beauté sont bien différents! La cuisse grasse, les hanches larges, les fesses rebondies sont particulièrement appréciées.

« Foï té! », il n'y a rien! Vif fou rire avec les femmes de Sadiola, quand je désignai explicitement mon postérieur creux moulé dans mon pagne.

37 – Yatela

Cette fois Yatela figure sur mon carnet de route. Ce village, situé le long du même marigot que Farabana, est tout proche d'une exploitation minière annexe de Sadiola. Exploitation dont j'ignorais l'existence en février. De là provenait le camion dont on me fit effacer les images.

Là, sur des tas de minerai en plein air l'or est concentré par adjonction d'eau cyanurée. Le liquide qui suinte est

L'or nègre

recueilli dans des bassins de décantation – le traitement final ayant lieu à Sadiola. Les boues chargées d'or et de cyanure sont alors transportées sous forme liquide par ce camion-citerne, traversant cinq villages avant d'atteindre la SEMOS. C'est extrêmement dangereux – et strictement interdit.

C'est sans doute pour cette raison que ces images durent disparaître.

Nous nous rendons au village de Yatela en délégation avec Sambala Makalou et Kalifa Traoré, membres du Conseil communal, ainsi que Keita Diallaba de l'ARSF.

Nous croisons en chemin un paysan, la faux sur l'épaule, vêtu d'un vieil uniforme SEMOS délavé. Maladroitement il exprime son inquiétude :

– D'ici jusqu'à Farabana... l'eau coule jusqu'à Farabana. Il y a des malades... Depuis le temps que le projet est venu, il y a beaucoup de choses. Il y a beaucoup d'emmerdes !

L'exploitation minière de Yatela est à quelques cents mètres du village.

Là, les maisons sont terriblement fissurées par les explosions de la mine. Certaines fissures, larges comme le poing, scindent les habitations du sol au plafond. Par prudence les villageois n'y vivent plus.

Et les femmes ?

Le constat est terrible, implacable. Les fausses couches à chaque hivernage atteignent une telle fréquence qu'elles se sont constituées en association pour dénoncer – et

L'or nègre

lutter. Elles incriminent sans hésiter « l'eau souillée » qui coule de l'usine vers le marigot à la saison des pluies. « Toute femme qui boit de cette eau, avorte. » Le problème étant ici que l'eau du marigot constitue la source d'eau potable du village.

Donc quasiment toutes les femmes avortent depuis le début de l'exploitation de Yatela, en 2001. Je ne vois à peu près que des enfants de plus de trois ans dans le village. Une femme jeune et belle, aux grands yeux sombres, soupire avec angoisse : « Qu'allons-nous devenir ? »

Maintenant je comprends.

Notre délégation rejoint Sadiola. Avec Sambala, nous sommes atterrés.

Nous croyons savoir le pire : un village où les femmes avortent quasi-systématiquement ; un village où les enfants sont vieux.

Brusquement, Sambala et moi décidons de partir, dénoncer publiquement au Forum des Peuples de Siby – où nous invita Samba Tembely en mai 2003. Notre enquête est loin d'être achevée, mais nous sommes conscients d'en savoir déjà trop – beaucoup trop. Le Forum des Peuples présente une occasion inespérée, que nous ne saurions négliger.

38 – Le vol

Ce vendredi 30 mai 2003, l'avion décolle à 14h 30. À 14h – in extremis – nous décidons de sauter dans ce

L'or nègre

vol assurant la liaison entre Sadiola et Bamako.

Nous sommes déjà en retard.

Pressée comme une Parisienne décalée dans ce coin de Sahel je tente d'allonger le pas – vite empêtrée dans ma longue jupe de coton bleue collée de sueur. La température frôle encore les quarante degrés à l'ombre.

L'avion décolle à 14h 30.

Sambala, premier adjoint de la commune, a simplement contacté la SEMOS pour y réserver deux places. La priorité et la gratuité accordées par la SEMOS aux personnalités de la commune sur cette liaison, sont parmi les sucreries distribuées par la « Société » pour les anesthésier – et de là, endormir les vellétés des populations. Pourtant, cette fois la Société refuse, au motif qu'il ne reste plus qu'une place dans l'avion. Sambala argue fermement que la commune est prioritaire ; difficilement, c'est accepté. Une personne prévue sur ce vol est décalée sur une autre date pour nous libérer une place.

Nous avons dissimulé mon identité jusqu'au dernier instant : connue comme le loup blanc, je peux difficilement passer pour une Kayesienne...

Le véhicule de la commune emprunte la route goudronnée – comble de luxe en ces contrées – qui mène à l'aéroport.

L'aéroport... au milieu de nulle part, une mince piste s'achève sous un hangar, sous lequel se déroulent les formalités d'usage.

C'est sous ce hangar qu'a lieu, chaque jeudi, la levée officielle de l'or extrait à Sadiola.

En présence de la gendarmerie et de la douane – les forces de l'ordre locales – l'or est pesé et contrôlé au centre

L'or nègre

de traitement. Puis il est transporté sous bonne escorte – celle de la « compagnie privée européenne » mentionnée par Gareth Taylor? – jusqu'à l'aéroport. L'or est alors chargé dans les soutes de l'aéronef, pour décoller vers des contrées lointaines. Annuellement sont ainsi déclarées quelques quinze tonnes d'or pur. L'État malien en récupère 18 % – les 82 % restants volant vers les compagnies supranationales actionnaires du site. Canada, Afrique du Sud, Banque mondiale... Le monde entier se sert à Sadiola. Chaque jeudi.

Nous sommes vendredi.

L'avion décolle à 14 h 30.

Nous arrivons à l'aéroport une dizaine de minutes avant le décollage.

Nous ne voyons personne, que l'employé malien chargé des formalités dans la cabine attenante au hangar. Aucun contrôle d'identité n'est effectué ; aucune fouille ; par contre nous sommes pesés, ainsi que nos bagages. Il est question d'une surcharge de quarante kilos... Nous sommes les derniers, donc nous constatons que le poids total des personnes et bagages est de 1237 kg. Je m'exclame, au hasard :

– Ça va, alors !

L'employé qui pèse, gêné :

– Non, mais... il y a autre chose.

Je ne pose surtout pas plus de questions. Je grave dans mon cerveau les données auxquelles je peux accéder : sur la liste des passagers, sept places sont occupées par des membres d'Anglogold – tous de nationalité sud-africaine – deux par la SEMOS, deux par Sambala et moi. Un employé SEMOS a été radié pour nous céder la

L'or nègre

place. Sambala à la mémoire infailible corroborera ces informations.

Il est 14h30. Les passagers s'arrachent de l'ombre moite du hangar, sous lequel ils s'étaient réfugiés pour fuir la chaleur de plomb. Nous les découvrons alors. Ils traversent lourdement la piste et la fournaise vers le petit avion blanc aux couleurs de la Société de transport aérien du Mali. Sambala et moi leur emboîtons le pas.

Malgré la durée de mes séjours sur le site je ne les ai jamais vus.

Qui sont-ils ?

Ils dégoulinent de sueur sur la piste, avançant devant nous en short. Le port du short ne se pratique pas en Afrique Occidentale : pudeur élémentaire ici, les adultes dissimulent leurs jambes. Tandis que ceux-là exhibent tranquillement leur toison rousse ou blonde sur le mollet.

Me reviennent en mémoire les propos d'un ouvrier rencontré un soir. Il avait évoqué ces hommes qui ne sortent jamais de leurs somptueuses villas réservées dans la cité minière. Ils lui achètent beaucoup de marijuana et regardent la télé à longueur de journée...

Les mercenaires de Defence Systems Limited ?

L'ambiance est lourde. Personne ne parle.

Bizarrement, un responsable blanc de la Société – F.H., chef de la section laboratoire – nous photographie tous le long de l'avion avant l'embarquement. Du groupe fusent quelques « Cheeeese » et good bye typiquement anglo-saxons. Souvenir de vacances ?

F.H. est l'un des rares responsables de la mine à savoir exactement, de par son poste, les quantités d'or qui s'exhalent du site.

L'or nègre

Nous embarquons.

Tous les bagages sont placés en cabine.

Qu'y a-t-il dans la soute ?

L'avion s'arrache de la piste brûlante.

À bord, il reste huit places vides.

Dans ce cas, pourquoi avoir refusé un passager supplémentaire ?

Je réfléchis... Dans l'hypothèse où ce vol détournerait de l'or, évidemment des barbouzes le protégeraient. Feignant d'admirer le paysage à travers les hublots, je visualise furtivement les autres passagers. Je suis la seule femme à bord. Il y a deux Noirs : Sambala, et le membre de la SEMOS. Les autres sont blancs, musclés... Il me semble même identifier la calvitie roussâtre de Matt Thiel – le directeur général de la SEMOS (!) – à la première place à l'avant de l'avion.

Durant le vol Sambala et moi sommes assis côte à côte sur la dernière rangée occupée. De l'autre côté du couloir le troisième voyageur peut contrôler toutes les personnes présentes dans le vol.

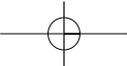
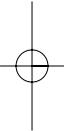
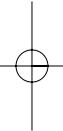
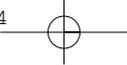
Donc... s'il n'y a qu'un mercenaire à bord c'est lui.

Je veux le démasquer.

Coquette, je sors mes lunettes de soleil réfléchissantes, me coiffe et me mire. Dans le reflet convexe je capte son image – il feint de dormir et m'épie sans cesse. Calmement je range les lunettes ; puis me tourne vivement vers lui d'un geste féminin et élégant – comme surprise de sa présence à mes côtés.

En un éclair il se tend ; porte ses mains aux poches.

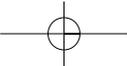
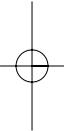
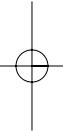
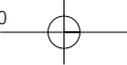
C.Q.F.D.





Al (mg/l)	0.05	0.05	0.10
SO4 (mg/l)	5.00	36.74	149.00
Mg (mg/l)	2.30	38.78	56.00
K (mg/l)	4.00	10.69	19.00
Fe (mg/l)	0.50	0.56	1.60
As (mg/l)	0.03	0.03	0.03
Cr (mg/l)	0.00	#DIV/0!	0.00
Pb (mg/l)	0.00	#DIV/0!	0.00
li (mg/l)	0.50	0.51	0.90
COD (mg/l)	45.00	45.00	45.00
total cyanide (mg/l)	0.20	0.22	0.60
free cyanide (mg/l)	0.50	0.50	0.50
nitrates (N. mg/l)	0.00	0.00	0.00





L'or nègre

Je lui décoche mon sourire le plus voluptueux... Soulagé, il sourit de même, se réinstalle sur son siège et feint de se rendormir – nous de même – jusqu'à Bamako.

Nous atterrissons sur une aire éloignée de l'aéroport.

Tous (sauf le passager SEMOS) se dirigent vers un guichet de bois dressé sur la piste, et remplissent de petites fiches jaunes. Elles sont étranges, ne ressemblent pas aux habituelles fiches transrégionales. Là encore, aucune pièce d'identité n'est requise. Sambala et moi, toujours bons derniers afin d'en apprendre le plus possible, remplissons les nôtres – je lorgne sur celle de mon voisin de vol, Matthew Andrews – un nom si banal qu'il assure l'anonymat – Sud-Africain. Puis chacun de remettre sa fiche.

Le guichetier nous dévisage et demande, étonné :

– Vous allez jusqu'à Accra ?

Sambala et moi, surpris :

– Non...

Le gars déchire aussitôt les fiches devant nous : « C'est pas la peine, alors. » Nous partons tous deux, époustoufflés, rejoindre le Forum des Peuples.

Accra est une plaque tournante du recyclage de l'or.

Et AngloGold y exploite également une mine d'or.

Cet avion procède-t-il à la levée de l'or occulte ?

De retour en France je rapporte l'histoire à Jul' et Claude – l'équipe. Eux-mêmes avaient tenté de prendre ce même vol le vendredi précédent, 23 mai. La SEMOS leur refusa au motif que l'avion était plein. Refoulés du vol,

L'or nègre

dans la soirée au bar du Sahel Club ils retrouvèrent le commandant de bord et son équipier – français comme eux –, sympathisèrent et racontèrent leur mésaventure. Le commandant de s'étonner : « Pourtant, le vol était à moitié vide... »

Ceux-ci sympathiquement leur proposèrent de partager la luxueuse villa réservée aux hôtes de marque – Claude et Jul' acceptèrent sans plus de façons. Ils croisèrent Birama Samaké dans la cité minière, et l'informèrent de leur bonne fortune. Samaké s'opposa fermement à cet hébergement, et leur trouva immédiatement un toit plus... silencieux pour la nuit.

Ils embarquèrent donc le lendemain.

Qu'est-ce qui pèse le poids de huit personnes avec bagages et décolle dans la plus totale opacité de la mine d'or de Sadiola vers Accra ?

Je suppose que ce type de vol doit être régulier, étant donné l'organisation logistique nécessaire. Le jeudi a lieu la levée officielle de l'or. Le vendredi, le vol pur et simple ?

Destination finale ?

Pour des raisons de survie évidentes, sur place je n'ai pu me poser ce genre de question.

39 – Siby

À Bamako ce vendredi-là, notre duo rejoint le siège du Jubilé 2000. Plusieurs centaines de personnes venues de

L'or nègre

toute l'Afrique s'y regroupent peu à peu. Tous ensemble entassés en cars ou autres véhicules, nous rejoignons Siby.

Y commence le lendemain un «Forum des Peuples» contestataire du G8 d'Évian. Face à la Suisse des fortunes et capitaux douteux, Jacques Chirac va accueillir de propos convenus les «grands de ce monde». Les Africains réunis à Siby n'ont pas été conviés à ces mondanités: ils sont moins militarisés mais plus militants. Or la militance a recommencé de se faire entendre, depuis Seattle et Porto Alegre. Le Forum de Siby offre une audience et une tribune publique.

Les peuples africains ont la parole.

Sambala et moi nous en emparons autant que possible: conséquences sanitaires calamiteuses de l'exploitation minière, musellement de la presse, affectations des aides publiques au développement... Je brandis le montage financier de la SEMOS. Pour le transmettre à chacun la photocopieuse se démène! Forte mobilisation. La BBC viendra à Sadiola. Le grand journaliste Mohamed Tabouré me remercie de mes interventions. Lui-même écrivit *Un bagne de terreur pour les ouvriers de Moolman*, relatant les conditions de travail des ouvriers du sous-traitant de SEMOS pour l'extraction du minerai.

Sambala s'exprime fortement sur les maladies chroniques qui affectent les populations locales; et surtout, les fausses couches de Yatela.

In fine, le Forum décide d'une «motion de la commune de Sadiola», que lit publiquement Sambala (et dont je ne restitue ici que la conclusion):

«L'eau, l'air et la terre de Sadiola sont menacés. La survie de notre population est menacée.

L'or nègre

Aujourd'hui se profile la calamité écologique sur notre région.

Demain, qu'en sera-t-il de Sadiola?

Enfin, les exploitations minières se multiplient sur le Mali. À Syama, aujourd'hui désaffectée, les populations meurent tout doucement de maladies non diagnostiquées. Les eaux souterraines et les eaux de ruissellement sont polluées. Les mines de Morila, Loulo sont entrées à leur tour en production. Les explorations se poursuivent intensivement sur tout le territoire malien.

Nous exigeons la mise en place d'un contrôle fiable des normes environnementales sur ces exploitations, afin de protéger la santé des populations locales.

Le maire de Sadiola, Siby le 3 juin 2003»

Cette déclaration est diffusée au journal télévisé de l'ORTM –la seule chaîne nationale malienne. Les paroles de Sambala sont entendues du peuple malien.

Elles ont l'effet d'une bombe. La façade idyllique, soigneusement entretenue, de l'exploitation aurifère se fissure. Le lendemain un journal titre: «L'or qui tue.»

La motion de Siby est transmise au Président de la République Malienne, ATT; lequel répercute sur les ministres concernés. La SEMOS est contrainte d'organiser en hâte, enfin, le fameux atelier de concertation avec les populations locales.

Il me faut pour ma part, rapidement, obtenir l'accréditation de presse «du pays d'origine» exigée par Samaké pour couvrir l'atelier...

L'or nègre

40 – Paris

Paris du 6 au 16 juin : une dizaine de jours pour obtenir cette accréditation. Et bientôt me voilà « envoyée spéciale de Télébocal ». Fichtre !

Birama Samaké nous informe que la date de l'atelier est fixée du 21 au 23 juin – fermement cette fois.

41 – L'atelier

De retour au Mali le 16 juin, à Bamako je retrouve le secrétaire de l'Association des ressortissants de Sadiola en France, ainsi que Samkoumba Dembele le vieux chef de village de Sadiola, Samba Tembely du Jubilé 2000...

L'atelier se tient dans trois jours. Cette fois je filmerai seule.

Le week-end se déroulera en réunions entre protagonistes de l'atelier fantoche de mai 2003. Ce simulacre nous avait épuisés physiquement et... financièrement pour ceux qui viennent de France ! Cependant, Chefs de village, représentants, associations diverses – et notamment les femmes... nous sommes tous là.

Deux députés de la région de Kayes, dont Moussa Cissé, se joignent à nous :

– Tous les députés de la région de Kayes s'inquiètent de ce qui se passe à Sadiola. Nous sommes venus à cause de ces problèmes. Ceux qui ont organisé la réunion, SEMOS, ne nous ont pas invités... par crainte des conséquences.

L'or nègre

Mais ce sont les gens de Sadiola qui nous ont invités. Le problème de Sadiola est le nôtre.

Moussa Cissé a connaissance du « rapport de synthèse »...

Et le Vieux du village de conclure la réunion, amer :

– Autrefois nos Anciens préféraient la mort à la honte.

Aujourd'hui, on en reste à de simples palabres...

Tant mieux !

Nous nous répartissons stratégiquement les questions soulevées dans la « synthèse » (revue et complétée) : d'abord, lancer les témoignages ; puis, proposer les mesures correctives. Beaucoup de villageois sont intimidés, complexés ; analphabètes, ils n'osent pas parler devant des personnes écrasantes de culture...

De toute mon influence je les engage à témoigner directement. Ce sont eux que la SEMOS doit entendre – et non Camille de Vitry ! Les députés m'appuient de tout leur poids.

Nous y parvenons.

L'atelier commence à couteaux tirés.

Dès la descente du bus qui emmène les villageois au « Sahel Recreation Club » – MEMBERS ONLY – où ils n'avaient pour la plupart jamais pénétré –, on m'informe que ma présence est tolérée, sur la forte insistance des villageois. Mais que je n'aurai pas le droit de filmer. Je m'insurge : la presse nationale malienne, les radios locales, Radio Kayira, la BBC sont présents ; et je n'aurais pas le droit de filmer alors que je suis munie d'une accréditation d'envoyée spéciale ? Birama Samaké, Gareth Taylor, Graham Johnson – ingénieur environnemental récemment promu sur le

L'or nègre

site – se concertent ; se décident. Je ne pourrai pas filmer à l'intérieur du Sahel Club. Et n'aurai pas le droit de poser de question. Soit.

Didier Fohlen de la Banque mondiale –encore lui– inaugure l'atelier, en accusant violemment les rumeurs diffamatoires qui souillent la SEMOS. Didier souligne que l'entente avec les populations locales, la stabilité politique sont nécessaires à l'expansion du projet minier...

Ce premier jour est programmée une visite du site. Dans le bus qui transporte la presse, je suggère au journaliste de l'ORTM de s'enquérir de l'étanchéité du bassin de boues ; et à celui de Radio Sahel, des mesures de protection contre le drainage acide minier dans la carrière...

Au bord du bassin de boues, un employé de la SEMOS nous fait une brillante démonstration sur le dépôt des boues fines ou grossières. Le député Moussa Cissé pose clairement la question du revêtement. L'employé se trouble : « Je ne peux pas vous répondre, je ne suis pas technicien. » Moussa reste calme : « Nous aurons cette réponse avant la fin de l'atelier. »

La visite de la carrière est annulée, officiellement « pour raisons de sécurité ». Pourquoi, en réalité ? Depuis plusieurs mois la nappe phréatique est atteinte ; le puits minier se remplit d'eau. Cette eau est pompée et injectée dans le processus de traitement (ce qui permet à la SEMOS de déclarer qu'elle fait des économies sur l'eau du fleuve Sénégal !). Il y a donc risque d'épuisement de la nappe phréatique locale. Il y a surtout le contact de l'air et de l'eau sur le minerai sulfuré. Les éléments chimiques présents,

L'or nègre

dont l'arsenic, se trouvent en conditions oxydantes ; libérés, solubilisés, ils peuvent s'infiltrer jusqu'aux nappes... Certes, je ne dois pas poser de questions – mais de simples images peuvent témoigner. Je ne dois pas filmer.

La visite est annulée, donc.

Le soir avec les partenaires, nous travaillons jusqu'à une heure du matin pour arrêter notre stratégie au cours des débats qui vont suivre. Lesquels sont désormais interdits d'accès aux journalistes.

Gareth Taylor me bloque dès mon arrivée au Sahel Club. Il râle, « You follow no rules. » : je ne respecte aucune règle. Mais sans micro ni caméra, non plus journaliste mais forte de mon statut de partenaire de la commune, je propose d'appeler le maire.

Accablé, Taylor me laisse.

Pendant près de trois jours, répartis en quatre groupes de travail nous posons les problèmes, proposons des mesures concrètes. Nous avançons très vite pour obtenir le maximum de résultats. L'atelier est si dense qu'il est prolongé d'un jour. Dans le groupe de travail « environnement », je me tais autant que possible – ce n'est plus à moi de parler. J'écoute.

Sadjo Danioko, représentant le chef de village de Yatela, est présent dans notre groupe. Il n'ose toujours pas s'exprimer. Je suis près de lui. Par des signes, par des regards, je l'y engage. Il parle enfin en dialecte.

Ses déclarations sont terribles : les maladies respiratoires chroniques ; les fausses couches ; les décès d'enfants en bas âge ; le calvaire du village...

L'or nègre

Une étude d'impact sanitaire est décidée sans hésitations. Je ne demande pas de traduction, connaissant déjà l'essence de son discours ; et l'assistance comprend majoritairement le dialecte – sauf Graham Johnson, toujours dans mes parages. Que fait là cet ingénieur environnemental, s'il n'a pas entendu ça ? Son seul rôle est-il de me guetter ?

Profondément heurtée par cette situation, je sors fumer une cigarette. Graham me suit. Triste, infiniment triste, je lui lâche : « I wouldn't like to be a Yatela's pregnant woman » (je n'aimerais pas être une femme enceinte de Yatela). Il tressaille. Je l'ai touché. Il me questionne, et peine à me croire. Pire : il souligne que ces gens ignares croient ce que leur racontent des Blancs cultivés... En d'autres termes, il me soupçonne de manipuler les villageois. J'explique posément comment nous avons mené cette enquête avec la commune. Les villageois de Yatela sont venus témoigner ici même. Graham est formel : le bassin de décantation de Yatela, isolé du sol par une épaisse bâche de plastique, ne peut s'infiltrer ni déborder. (Notons que Graham a pris place depuis un mois seulement, et n'a jamais passé la saison des pluies sur le site.)

Ici je feins l'étonnement : pourquoi ce bassin est-il pourvu d'un revêtement ? Graham tombe dans le piège : « This is cyanide ! This is dangerous ! » – c'est du cyanure, c'est dangereux ! Il y a des normes à respecter... Je rétorque : « What about Sadiola ? » Graham se tait et baisse la tête. Une fois de plus il tourne les talons.

Et Sadiola ?

L'or nègre

Lors de pauses je dialogue fugacement avec Gareth Taylor. Il m'apprend ainsi que la Banque mondiale a envisagé de se retirer financièrement de Sadiola – les co-actionnaires refusèrent ce départ. L'atelier prendra unanimement la même décision : la Banque mondiale doit assumer sa part des frais de dépollution du site !

Lui-même doit quitter le site prochainement ; or il est en poste depuis à peine plus de deux ans... Je m'étonne de ce roulement de directeurs. C'est la politique d'Anglogold, m'explique-t-il.

Dans ce cas comment peut-il être informé d'incidents ayant eu lieu avant son arrivée – si ce n'est par son tout-puissant interprète, Samaké ? Lequel est éternellement rassurant...

Déresponsabilisation globale ?

Gareth me déteste cordialement, refuse de répondre à une interview tant que SEMOS n'aura pas démasqué « le journaliste qui répand de fausses allégations »... Mais sa bonne volonté est manifeste au cours de l'atelier – c'est lui qui instaure le rythme soutenu du comité de suivi des recommandations de l'atelier ; il restera en poste jusqu'à ce que ce comité soit pleinement opérationnel.

Et l'atelier se tiendra désormais annuellement.

42 – L'étude

Nous avons bossé entre villageois et partenaires, la plupart du temps jusqu'au milieu de la nuit. Nous avons été organisés, décidés, efficaces.

L'or nègre

Sur quatre groupes de travail de l'atelier, trois recommandent tout à fait prioritairement la tenue d'une étude épidémiologique sur la commune de Sadiola, afin de vérifier les « allégations ».

Cette étude ne commencera que deux ans plus tard.

Malgré toute la mauvaise volonté de la SEMOS « quel-qu'un » nous informera alors des résultats de la première phase. Nous connaissons l'ampleur du phénomène.

Six villages de la commune sont frappés de plein fouet. Entre les deux tiers et les quatre cinquièmes des femmes y subissent des fausses couches depuis au moins les cinq dernières années, couvertes par l'étude.

Je suis alors enceinte de sept mois ; l'hivernage commence bientôt au Mali ; les femmes avorteront... Je suis si bouleversée que je n'en dors pas pendant deux jours.

Trop grosse, je ne peux me rendre au quatrième Forum des Peuples, à Fana – qui présente encore *Le prix de l'or*. Aux organisateurs, je transmets un vibrant *Appel aux femmes maliennes*.

(extraits)

Je vous appelle tous et toutes à rester mobilisés plus que jamais autour des incidences sanitaires des exploitations minières.

En particulier les femmes qui vivent dans ces zones doivent dénoncer les fausses couches dont elles sont victimes, au lieu de les dissimuler comme une honte.

Car ce n'est pas leur fécondité qui est en cause, mais les doses de produits toxiques (dont le cyanure) dans le marigot ou dans les eaux de boisson.

L'or nègre

Ce n'est pas une fatalité. Allah n'a pas mis de cyanure dans le marigot. Au lieu de subir il faut parler et s'organiser.

La gorge nouée, au matin j'appelle François – qui exulte :
– C'est parfait ! Absolument parfait ! C'est la preuve que tu avais raison !

Oh non, François. Non, ce n'est pas parfait...

J'ignorais que tu étais toi-même si près de la mort, François ; et que cette triste nouvelle fut probablement l'une de tes dernières satisfactions.

43 – Anglogold

À Bamako le lendemain de l'atelier de concertation, au luxueux siège d'Anglogold – fauteuils de cuir, coca-cola glacés – je tente une dernière fois d'interviewer Gareth Taylor, le directeur de la SEMOS. Il se méfie de moi plus que jamais. Comme toujours Birama Samaké est présent. Sam' tente de me déstabiliser : que sais-je de l'exploitation de Yatela ? Qui suis-je pour en parler ? Je perçois sa tactique : stigmatiser l'ignorance de son interlocuteur... redoutable auprès des villageois !

Et comment puis-je être plus touchée que lui, Malien, par le sort des populations locales ? Je m'étouffe.

Me vengerais le lendemain en déclarant sur Radio Kayira :

– L'humanisme n'a pas de frontières. La corruption non plus.

L'or nègre

44 – Cet été 2003

Bizarrement, la chaleur me suffoque encore après l'arrivée à Paris – ce qui est tout à fait anormal !

Cet été 2003 en France, nos vieux décédèrent par milliers de la canicule.

Et de leur solitude surtout.

Voilà qui est inimaginable en Afrique ! Où les Anciens, entourés et respectés, s'éteignent paisiblement au sein des leurs...

Une cinquantaine d'heures de rushes pour l'instant... Avec Jul' nous attaquons le montage du *Prix de l'or* en version longue – ne mentionnant pas pour l'instant l'intervention de l'association de juristes Sherpa sur le site. Il est encore trop tôt...

Sherpa, de son côté, tente de récupérer les dossiers médicaux des ouvriers invalidés ou décédés auprès de la clinique SEMOS. L'association contacte un médecin malien dans ce but ; lequel accepte avec enthousiasme, puis... disparaît pendant de longs mois. Sherpa contacte alors un nouveau docteur, qui répète le manège ; puis un troisième... Intimidation ? Corruption ? Le pouvoir de corruption de la SEMOS est quasiment absolu.

D'ailleurs, bientôt je reçois un voluptueux message de la banque Barclays : on me propose gentiment un prêt à taux très avantageux, de deux millions de dollars !

Je ne parviendrai pas à démasquer une tentative de corruption. Comme dirait François : on peut croire ou ne pas croire... Je suis trop ignorante de la chose électronique pour savoir s'il est possible d'envoyer un e-mail sous

L'or nègre

couvert d'un faux expéditeur. N'empêche que l'adresse de la banque Barclays est véridique ; et Barclays est actionnaire de JP Morgan actionnaire d'Anglogold qui exploite Sadiola ; des directeurs communs, etc.

Nous sommes bien dans le même monde. Dans l'envers blanc du décor.

Quant à mon prix, il y a erreur : je ne négocie pas à moins de six milliards de dollars ; trois milliards pour payer la dette extérieure malienne, trois autres pour construire le pays. Six milliards donnés et non prêtés, bien entendu : comme le Tiers-Monde je ne pourrai jamais rembourser !

45 – Rue Outel Bono

Rue de la Roquette vers la Bastille, ce 26 août 2003 François énonce solennellement :

– L'association Survie entame une série d'actions de Mémoire, sur les crimes coloniaux et néo-coloniaux...

Puis les militants de Survie grimpent sur des escabeaux, et entreprennent joyeusement de rebaptiser la rue de la Roquette en « rue Outel Bono » – du nom de l'opposant tchadien assassiné en ce lieu trente ans auparavant. Meurtre perpétré par les services secrets français. Crime classé « sans suite » par la Justice française.

Je filme pour Télébocal.

François m'approche discrètement :

– Tu es sûre de toi, pour ce vol ?

J'arrête la caméra. Je raconte.

Oui, sûre. Absolument sûre.

L'or nègre

C'est alors que tu décides d'en faire un livre, François. Le sacrifice éternel du Tiers-Monde, le pillage par toutes les voies légales possibles et imaginables... tout le monde le sait, plus ou moins. Et s'en fiche.

Mais par contre, la voie illégale... le vol de l'or pur et simple... Là, il y a un sujet!

Nous planifions ce livre: à moi le récit direct, les témoignages; à toi le « zoom arrière » qui éclaircira la prédation supranationale.

46 – Supranationale

Supranationale? Quel est ce néologisme?

« Ils » opèrent sur plusieurs continents. Ils sont au-dessus des nations, au-dessus des lois des nations – qu'ils feignent de respecter pour rassurer temporairement les populations indigènes.

De toutes façons le pire est prévu. Anticipé. Rentable.

Ils ont une loi: le Profit. Une valeur: l'Argent. Ils croient en l'Or.

Leur monde est tout petit et... dégueulasse.

Ainsi, pour exploiter les ressources aurifères congolaises – ici encore généreusement encouragés par la Banque mondiale, laquelle est largement contrôlée par le gouvernement américain – AngloGold s'accoquine avec Barrick Gold (où l'on retrouve Bush senior). Ils semblent directement liés à la guerre civile – où interviennent les mercenaires de Defence Systems Limited, entre autres...

L'or nègre

Cette guerre fit près de 4 millions de morts.

Leur banque Morgan actionnaire d'AngloGold est poursuivie pour délit d'initié; le cours de l'or serait joyeusement truqué.

Morgan est tout un groupe dont les filiales s'emboîtent les unes dans les autres jusqu'à 100% – de JP Morgan Chase à Morgan Stanley... On trouve des filiales aux Bahamas et autres coins sympathiques pour l'évasion fiscale.

Brèfle: l'or nègre est braqué par de sales types.

En février 2004, dans le plus grand silence médiatique les G.I.s américains se répandent au Mali et en Afrique de l'Ouest sous couvert de « lutte contre le terrorisme ». La France ne souhaitant demeurer en reste, d'en rajouter en envoyant « un Transall avec, notamment, du matériel à son bord » – d'après l'état-major français.

Afrique, ô Afrique pillée et ravagée jusqu'au fond de la nuit! Tu révèles ces hommes arrogants, « supérieurs », stupides et cupides.

Mais l'Humanité est une!

Notre Terre est une!

Réveillons-nous. Il est temps de partager, enfin, car nous n'avons plus d'autre choix.

47 – Prévenue

Le prix de l'or circule abondamment au sein du tissu associatif. La mobilisation grandit, se ramifie, s'étend comme

L'or nègre

une toile chaque fois plus dense. Des ONG canadiennes, américaines, ghanéennes nous rejoignent, chacune dans son domaine de compétence : qualité de l'eau, protection de la nature, obligations des institutions financières internationales, activités minières... Les énergies se croisent et se complètent.

À prédation supranationale, résistance altermondiale !

Une grande ONG canadienne, le Groupe de recherches sur les activités minières en Afrique (GRAMA), rejoint notre réseau. Elle organise l'intervention de Pascale Hatcher, étudiante au GRAMA, pour le troisième Forum des Peuples.

Ce Forum se tiendra en juin 2004 à Kita. Le Jubilé 2000 me propose d'y présenter *Le prix*. J'accepte d'enthousiasme – je n'attendais qu'une occasion pour retourner au Mali ; ce pays si dur que l'on cherche à s'en échapper au bout de quelques jours, de quelques semaines ; si envoûtant, qu'il lancine le voyageur de retour qui bientôt n'aura d'autre choix que d'y repartir, dès que possible !

François, ainsi qu'une autre Grande Personne, m'informent du danger que je cours : je commence à déranger sérieusement et... à en savoir beaucoup trop.

Je repars prévenue, donc.

Avant le départ je tape une lettre à tous mes contacts associatifs et journalistiques, que je dépose chez un ami proche – enveloppes timbrées. Au cas où il m'arriverait un pépin.

« J'aime faire rigoler le spectateur, avec des pochades comme *La Marseillaise*, *Le Bas* ou autres *Par*

L'or nègre

le nez... Mais parfois, je le fais pleurer et ça ne me plaît pas – du tout – mais je n'ai pas le choix.

Hier [quelqu'un] de passage à Paris me retrouva sur un banc public devant la Sorbonne. J'attirai son attention sur les quatre cas de figure étudiés dans le rapport du GRAMA dont la République Démocratique du Congo : "Implosion de l'État".

J'y ajoutai le cas du Mali, qui s'adonne à l'exploitation aurifère aux coûts les plus bas du monde. Je précisai que la radio locale de Sadiola, émettant en dialecte malinké, était désormais dirigée par un employé en uniforme de la société Anglogold – ce qui la fit frémir. Je lui demandai : "Ne pensez-vous pas que l'Afrique Occidentale ressemble de plus en plus à l'Afrique des Grands Lacs, avant la guerre civile ?" *

Elle me répondit sans hésiter ce que je ne voulais surtout pas entendre : "Vous avez absolument raison."

Quelques millions de morts. Et plus une seule trace de cyanure.

* – Guerre des Grands Lacs : à la suite du génocide des Tutsi au Rwanda en 1994, les deux guerres qui ont embrasé la République Démocratique du Congo ont mobilisé neuf pays africains (et leurs soutiens occidentaux). Elles ont débordé de toute part en affrontements qui, de 1996 à 2002, ont causé la mort d'environ 4,5 millions de personnes, avec des conséquences catastrophiques pour les survivants. L'une des raisons fondamentales de cet embrasement était la lutte pour la main-mise sur les ressources naturelles de la RDC : or, cobalt, coltan, diamants et bois rares.

L'or nègre

À la veille de mon prochain départ pour l'Afrique je me trouve dans la situation d'une Cassandre échevelée hurlant : ça va recommencer!!! Ça va recommencer si on ne fait rien tout de suite! Il y a urgence absolue sur l'Afrique - et sur la planète tout entière..

Car les exploitations aurifères se multiplient à un rythme soutenu sur l'Afrique Occidentale, et désertifient à grande allure des milliers d'hectares - au bord du désert du Sahara. Nos quinze mille vieux du dernier été viennent parfois nous tirer les doigts de pied pour nous rappeler que la planète se réchauffe.

Je repars donc, présenter mon documentaire au Forum des Peuples Africains à Kita (à quelques kilomètres de Sadiola), poursuivre l'investigation (dans la gueule du loup!), et tourner la suite du film.

Au cas où... Il faut continuer à marteler sans cesse que "ça va recommencer"; on sait où, on sait comment, les acteurs sont sinistrement connus, le scénario se déroule déjà. Il faut intervenir tant qu'il est encore temps.

Au nom de ces millions de vies humaines,
en union de lutte,
Camille de Vitry»

Et Saint François de suggérer gentiment :

– Parle avec les loups, Camille...

François d'Assise est mon Saint favori. Reste à appliquer son étrange conseil. Les loups? Réfléchissons...

À Sadiola, les loups parlent anglais.

Avec l'appui précieux d'amis anglophones, *The Price of Gold* est rapidement finalisé. Version anglaise du

L'or nègre

documentaire à l'attention du nouveau directeur de la SEMOS – car je ne veux plus qu'il se cache derrière son interprète pour justifier de son ignorance. Désormais, il saura. La situation est grave; il faut intervenir; il est sans aucun doute la personne la mieux placée pour le faire.

Et puis, je vais présenter le film publiquement au Mali. La moindre des courtoisies est d'en informer la SEMOS avant cette diffusion...

Dès la sortie de l'avion la chaleur me happe. En quelques instants je ruisselle de sueur. La soif m'étreint déjà. Quel pays!

Le lendemain matin, courageuse mais pas téméraire... C'est le Jubilé 2000 qui envoie par coursier le DVD du *Price* au siège d'Anglogold, à Bamako. Les dirigeants de la SEMOS y passent fréquemment.

Ce DVD est accompagné d'une lettre aimable, manuscrite en anglais: «Votre société ne mérite pas une telle réputation. Maintenant que j'ai pointé les problèmes, montrons ensemble les solutions que vous y apportez.»

48 – Kita

Bientôt la foule de militants se presse au siège du Jubilé dans un joyeux tohu-bohu. Foule magnifique et colorée, foule affluant des trois coins de l'Afrique!

Pascale Hatcher du GRAMA nous rejoint de Montréal – je la coince aussitôt entre mur et caméra: son intervention est précieuse, car partant du cas de Sadiola elle élargit le

L'or nègre

propos aux mécanismes de prédation du Tiers-Monde ; elle maîtrise parfaitement son sujet.

« Depuis 20 ans les grands bailleurs de fonds multilatéraux – notamment la Banque mondiale – nous disent : il faut emmener les investissements étrangers dans le secteur minier. Mais d'un autre côté, on nous dit : l'Afrique de l'Ouest est une région à risques. Comment faire pour attirer les investissements des compagnies minières dans ces régions-là ? Tout simplement en créant des cadres réglementaires et en libéralisant de plus en plus l'économie...

« C'est un total succès ! Il y a une explosion de l'activité minière en Afrique !

« La question est : de quel développement s'agit-il ? L'État reçoit de moins en moins de revenus. Les compagnies minières font de plus en plus de profits – des profits records, astronomiques ! Au bout de la période éphémère de longévité de la mine, des recettes que la région ne voit pas ; que le pays ne voit pas ; mais que les compagnies minières touchent ! Les emplois créés sont brefs, très risqués...

« Dans les régions minières ce n'est vraiment pas un développement durable que l'on constate. Il y a des transformations radicales : la pauvreté augmente, les disparités entre riches et pauvres augmentent ; les catastrophes environnementales se multiplient...

« Pourquoi, autour des exploitations minières, tout d'un coup il y a des conflits qui éclatent ? On ramène toujours ça aux conflits ethniques... »

L'or nègre

Elle confirme hélas totalement ma sinistre analyse.

À midi nous nous répartissons quelques provisions sur le bord de la rue rougeâtre, remplie peu à peu de cars et véhicules divers. En convoi nous quittons Bamako en début d'après-midi – direction Kita, le troisième Forum des Peuples.

La diffusion du *Prix de l'or* y est annoncée sur l'internet, en présence de la réalisatrice.

Nous arrivons à la nuit. Les bus déchargent leur cargaison humaine sur une grande place ronde. Les participants se pressent autour des cars, guettant les bagages avec impatience : chacun attend de récupérer le sien avant de rejoindre un abri pour la nuit.

Mais je n'attends pas : rompue, fourbue par la route, je me désolidarise de la grappe humaine et m'éloigne, seule, sans bagages, légère sur la vaste place. J'aspire avidement l'air frais de la nuit – quand bientôt se rapproche un bruit de moteur. À l'oreille je crois reconnaître une moto de grosse cylindrée – à l'oreille seulement, car il fait nuit noire et je ne distingue rien.

La moto roule tous feux éteints. Je m'arrête. Elle approche. J'ai le sentiment d'être exactement sur sa trajectoire – m'en éloigne de quelques pas – je discerne déjà la silhouette sombre dans la nuit. Elle infléchit sa trajectoire et me fonce dessus. Décidément visée, je n'hésite plus et me réfugie précipitamment dans notre petit groupe autour des bus.

La moto nous rase avant de se fondre dans la nuit, copieusement insultée par les participants du Forum. « Un

L'or nègre

chauffard raciste», pensé-je. Il y en a, au Mali comme partout. J'évacue l'incident de mon cerveau.

Le lendemain, lundi 7 juin 2004, je présenterai *Le prix de l'or* au Forum des Peuples.

L'organisation de cette diffusion est... aléatoire. La foule remplit un espace beaucoup plus large que le champ de vision généré par les deux postes de télévision. Pire : de nombreux passages étant sous-titrés du malinké, du français ou de l'anglais, ceux qui ne lisent pas ne comprennent pas.

Pourtant... à la fin du film les gens viennent me voir, un à un ; tristes, infiniment. Car c'est la souffrance infinie de l'Afrique qui est montrée pendant une heure et demie.

On me serre la main, tête basse ; on me félicite en murmurant.

49 – Moto, motos

La désorganisation du Forum des Peuples était telle, qu'au retour à Bamako je ne savais où loger ; d'où la nécessité de passer un coup de fil rapide pour trouver un point de chute. Il était tard (près de vingt-deux heures), je voulais appeler un ami sur son portable – inaccessible depuis le siège de l'association pour cause de tarifs prohibitifs. Il me fallait donc quitter le siège et remonter vers la cabine téléphonique située de l'autre côté du « goudron ». Au lieu d'être encombrée de bagages, je ne portais alors que mon petit sac à main.

L'or nègre

À l'instant où je débouchai du chemin de terre sur la route goudronnée qui traverse Bamako, pressée je la remontai aussitôt.

Je marche en équilibre précaire sur le rebord (d'une trentaine de centimètres de largeur) de l'égout à ciel ouvert longeant la route. Mon but est de me rapprocher rapidement de la cabine téléphonique, en amont de l'autre côté du goudron, en attendant que la circulation se calme pour traverser.

Sans le savoir je m'approche de la moto tapie dans le noir sous les arbres – très touffus à cet endroit.

Enfin, le flux de véhicules se diffuse et je me décide à traverser. Prudente comme une chatte, je risque un pied sur la chaussée – quand j'entends un moteur vrombir à quelques mètres de moi ; je vois la masse sombre se détacher des frondaisons – instantanément je comprends. Chaque fraction de seconde se démultiplie à l'infini...

D'un bond je suis sur le rebord de l'égout, de l'autre je franchis le trou fétide – que rase la moto avant de disparaître dans la nuit, tous feux éteints. Le gars m'a loupée car il a démarré trop près de moi : je l'ai entendu, ce qui m'a permis d'anticiper – et la semonce de Kita, quatre jours auparavant, était vive dans mon esprit.

J'insultai vigoureusement la nuit, plus pour me calmer les nerfs que par souci d'efficacité...

Enfin, je pus téléphoner, et trouver un toit pour dormir.

(Je n'ai pas dit mot de cet incident parmi les Africains ; je m'en suis voulu d'avoir transmis au Jubilé 2000 un mail où je le mentionnais, j'ai aussitôt prévenu le secrétaire – un ami désormais – de ne pas ébruiter l'affaire. C'est moi qui étais visée. Les Africains doivent garder leur courage !)

L'or nègre

Maintenant, supposons que l'organisation du Forum ait été parfaite – c'est une supposition, qui relève de l'utopie. Au retour à Bamako, je sais où loger. Il est tard, je suis fatiguée, embarrassée de bagages je me dirige vers le gou-dron où j'attends, au débouché du chemin de terre, un taxi ou un Sotrama qui puisse stationner un instant pour me prendre à bord. La moto guette sous les arbres...

La cible est parfaite.

En résumé : vive le bordel du Forum des Peuples !

Je pense qu'il s'agissait plus d'une tentative d'intimidation, voire de neutralisation physique (« Oh, la pauvre, elle a été renversée et le chauffard a pris la fuite... ») que d'assassinat pur et simple. Enfin, j'espère.

Dans tous les cas c'était un échec. Je retourne à Sadiola avec une rage renouvelée, une vigilance décuplée ; et un mot d'ordre : JAMAIS SEULE, que j'appliquerai jusqu'au bout du voyage.

50 – Mahamadou

C'est Mahamadou Keita – journaliste de Radio Kayira, la radio qui fit trembler la dictature de Traoré – qui m'accompagne à Sadiola. La nouvelle de notre arrivée se propage immédiatement.

Aussitôt, les ouvriers viennent me parler encore et encore.

L'or nègre

Ainsi Yaya Toungara est l'incarnation même des persécutions Moolman. Yaya conduisait l'un des camions transportant le minerai à l'usine pour ce sous-traitant de la SEMOS. Ses enfants bénéficiaient de la scolarisation « Moolman ». Son fils fut écrasé en 2000 par le car de ramassage scolaire des « enfants Moolman ». Alors même que la dangerosité du véhicule – un simple camion, équipé de sièges pour enfants à l'arrière! – ainsi que l'incapacité du conducteur – sans permis adéquat – étaient signalés de longue date à la direction Moolman ; aussi bien par le comité d'entreprise, dont Yaya lui-même, que par le directeur de l'école.

Yaya porta plainte à l'époque ; laquelle plainte se volatilisait à la gendarmerie. Depuis, il fut littéralement victime de persécution ; les fesses arrachées par ses huit heures de tape-cul quotidiennes à bord des énormes camions, massacré à la clinique SEMOS, il fut licencié, enfin menacé d'expulsion de son logement dans la cité minière.

Le directeur de l'école, témoin de l'accident de son fils, refuse de parler.

J'utilise également ce week-end pour louer une moto et, avec Mahamadou Keita, parcourir les familles des ouvriers invalidés ou décédés pour les engager à récupérer directement leurs dossiers médicaux auprès de la clinique SEMOS.

L'or nègre

51 – Stan

Fili, un ouvrier valide, ne tarit pas d'éloges sur le nouveau directeur de la SEMOS, Stan Padgett : « Il est exemplaire. » Une des premières mesures qu'il imposa après sa prise de poste, fut le port du pantalon pour tous les travailleurs du site – y compris les cadres. Cette mesure le rendit immédiatement populaire parmi les ouvriers. « On se sent respectés. » Depuis, il les rencontre directement une fois par semaine pour s'enquérir des conditions de sécurité dans lesquelles ils travaillent – ce qui leur permet de passer au-dessus des intimidations de leurs supérieurs directs...

Depuis sa prise de poste, un an auparavant, les accidents du travail ont diminué de deux tiers (!). Encore une pièce pour l'association Sherpa...

Stan Padgett succédant à Gareth Taylor, fut désigné par Anglogold pour sa capacité à communiquer avec les ouvriers et résoudre les problèmes avec les populations locales. Lui-même commença sa carrière quarante ans auparavant, tout en bas de l'échelle – avant de s'élever peu à peu au sein de l'entreprise. Un vieux de la vieille, aimé et respecté, rodé aux dangers et subtilités de l'extraction aurifère.

Exemplaire, donc. « Ce n'est pas un dictateur, comme l'ancien. »

Le lundi matin, Mahamadou et moi nous rendons au siège de la SEMOS. J'ai un a priori très favorable sur ce Stan Padgett que je ne connais pas encore.

Lorsque nous parvenons à la grille barbelée, nous croisons plusieurs des familles visitées le week-end, se

L'or nègre

rendant à la clinique SEMOS réclamer leurs dossiers médicaux.

Le guichetier prévient Stan Padgett de notre arrivée. Par chance, celui-ci peut nous recevoir immédiatement...

Anglogold est soucieuse de son image.

Et moi, de la survie des populations locales.

La réunion durera trois jours. Je tiens à ce qu'elle se déroule totalement en anglais : il faut neutraliser l'omniprésent, l'omnipotent Samaké. Il est présent comme toujours ; avec Graham Johnson, l'ingénieur environnemental, et Samba Sangaré responsable du département Environnement. Toute la bande.

Stan commence :

– We have seen your film. We are upset. (Nous avons vu votre film. Nous sommes contrariés.)

Mâchoires crispées, sourcils froncés, je réponds :

– I understand. So am I. (Je comprends. Moi aussi.)

Malgré tous mes efforts, je ne parviens pas à les convaincre de ma bonne foi : mon but est réellement de montrer les améliorations concrètes apportées sur le site. « Mais cette fois je refuse qu'on me parle avec la bouche – vous m'avez assez menti. Je veux voir avec mes yeux. » Peine perdue.

Furieuse. En anglais j'accuse Samaké de m'avoir menti, manipulée, menacée – ainsi que les villageois qui viennent se plaindre, ou les membres de la commune qui demandent des informations environnementales, ou les journalistes qui enquêtent sur Sadiola... Il manipule même ses directeurs. J'accuse, j'étaye, je démontre. Au bout de quelques phrases vengeresses, Stan conclut ma diatribe d'une réplique

L'or nègre

stupéfiante : cet homme est un excellent collaborateur. Je comprends, une fois encore, que Samaké est inamovible.

Pourquoi ?

Les directeurs passent, Samaké reste.

Il me fait l'effet d'être le vrai directeur de la SEMOS ; en tous cas, le directeur historique. L'actionnaire caché.

Ce point clos, par contre le film est attaqué en règle. On tâte ma solidité – les questions fusent, agressives : comment puis-je affirmer qu'Anglo-American Corporation est accusée d'avoir profité du régime d'apartheid en Afrique du Sud, pour intimider et contrôler les travailleurs noirs ? Je réponds tranquille : c'est le comité Vérité et Réconciliation post-apartheid qui formula cette accusation.

L'Afrique du Sud a longtemps été la première productrice d'or au monde, profitant de surcroît d'une main d'œuvre noire muselée par l'apartheid. Mais les réserves et la rentabilité des mines sud-africaines baissent, et donc la production. Plus précisément, les réserves restantes de minerai aurifère sont dans l'ensemble moins rentables, parce que trop profondes. Les compagnies minières sud-africaines, de fait les plus expérimentées, guignaient depuis longtemps l'or des autres pays d'Afrique. Mais l'apartheid révélsait les opinions publiques de ces pays. En 1994, Mandela et son parti y mettent un terme. Les sociétés minières sud-africaines se ruent sur l'Afrique Noire. En tête, l'Anglo-American Corporation, maison mère d'AngloGold. Ses patrons, les célèbres Oppenheimer, avaient d'ailleurs depuis une dizaine d'années choisi le camp anti-apartheid.

L'or nègre

« Ce ralliement des miniers sud-africains (Oppenheimer, etc.) à l'anti-apartheid dès le début des années 80, ce n'est pas par philanthropie mais un souci politique », explique J.-C. L. à Camille. « Ils doivent faire face à la montée du mouvement syndical indépendant et remédier à la baisse du taux de profit minier. L'exploitation des minerais d'or en grande profondeur exige une main d'œuvre très qualifiée et de coûteux investissements, alors que la plus-value industrielle reste limitée et déconnectée des cours de l'or, côté marchand et spéculatif.

L'alignement des industriels (miniers et manufacturiers) sur les thèses du Parti libéral, largement financé par eux et défavorable à l'apartheid, entraine dans cette stratégie : c'était une façon de rester en Afrique du Sud malgré le mouvement populaire. Une position risquée aussi, d'où l'intérêt pour ce capital minier d'investir d'autres champs de prospection politiquement et militairement moins risqués, tels le Mali. »

Mais les ouvertures de mines ou les prises de participation dans les gisements existants se multiplient aussi au Sénégal et au Ghana.

Par ailleurs, avant de procéder à de lourds investissements, les grandes compagnies tendent de plus en plus à faire sonder le terrain, au sens physique et politique, par des sociétés challengers, moins visibles – souvent canadiennes.

En l'occurrence l'AGEM, future IAMGOLD...

L'or nègre

Une question de Birama Samaké me surprend : pourquoi ai-je dit que Mark Nathanson a jadis vendu des instruments de sécurité à la police secrète de Babanguida ? Je réponds simplement « parce que c'est vrai », et (plutôt que de citer l'infaillible François) m'énerve un peu : « Et je ne comprends pas que la Banque mondiale finance ce genre de types, plutôt que l'État malien qui pourrait avoir besoin de se développer. »

Mais le ton de Birama m'a surprise ; il semblait personnellement heurté ; il parlait comme si j'avais insulté son ami. J'en fus aussitôt convaincue : Birama Samaké connaît Mark Nathanson. Encore faut-il le vérifier...

Lorsque nous quittons la réunion, Samaké me lance, goguenard : « Vous êtes riche, n'est-ce pas, Camille ? Vous êtes très riche... » Moi qui suis pauvre, très pauvre, je suis étonnée. Où veut-il en venir ?

Je comprendrai rapidement : dans l'après-midi nous saluons un cousin de Mahamadou, collègue de Samaké – et son rival amoureux. Le cousin nous informe de la rumeur qui circule, selon laquelle je serais une espionne chargée de détruire la SEMOS au service de « certains intérêts occidentaux ». C'est malin. C'est crédible. C'est efficace : lui-même y croit dur comme fer.

Mais d'où vient cette rumeur ? « C'est Samaké qui nous a informés. » C'est ce que je voulais savoir.

*L'or nègre***52 – Colères**

Le soir, quelques familles d'ouvriers décédés, voire les ouvriers eux-mêmes, viennent me voir au campement : tous ont réclamé leurs dossiers médicaux auprès de la clinique SEMOS. On leur en a refusé même une simple copie. Certains dossiers remontant à la construction du site – particulièrement meurtrière semble-t-il – ont disparu.

– Chaque fois que quelqu'un se lève pour défendre les invalidés, ils l'emmènent de côté et lui proposent une certaine somme... Nous nous voyons sans défense. C'est de la destruction de preuves ! s'affole un invalide. Ils font tout pour effacer les traces.

La résignation cède peu à peu le pas à la colère.

Un journaliste malien complète :

– Ce que j'ai à dire à ces multinationales qui exploitent notre or : faites attention. Vous êtes en train de créer des démons qui demain vont vous dévorer. Parce que quand les Peuples seront poussés à la faim, Dieu ne descendra pas pour résoudre leurs problèmes : ils les résoudront par la violence.

« MONEY IS THE LAW. », affirme brutalement un ouvrier trapu, aux yeux rouges de fureur.

– Ils disent comme ça, ici : avec l'argent on peut tout. Son camarade ajoute :

– La façon dont ils exploitent notre terre, et dont ils nous exploitent nous, nous ne sommes pas d'accord. Donc, s'ils ne font pas attention, le Mali a tendance à suivre des traces comme... des pays comme... le Rwanda. On ne le souhaite pas. Mais on ne veut plus être colonisés encore !

L'or nègre

– Un jour viendra, avant qu'ils n'envoient nos propres militaires lutter contre nous, tous ces expatriés on va les tuer. Ça c'est très clair. Parce que, c'est pas bon de mettre un ouvrier en colère : à cause du bruit des moteurs, des poisons qu'il respire, ça le rend un peu fou. Je te dis. Quand on en a marre, ça va mal tourner. Et là, eux ils auront gagné. Parce qu'ils vont prendre l'avion, partir. Et nous on va rester ici à s'entretenir. À cause de notre sous-sol!

Colères cumulées!

Pourvu que Sherpa intervienne à temps, crée un précédent de Justice sur ce terrain explosif...

53 – Samaké démasqué

Le lendemain nous retournons à la SEMOS. L'ambiance est la même que la veille. Lorsque nous marquons une pause, Samaké me lance à nouveau : « Vous êtes riche, n'est-ce pas ? » Mais cette fois je sais son manège. Je le menace alors tout net de l'attaquer personnellement en diffamation si j'entends encore une fois – prononcée par quiconque – la rumeur selon laquelle je serais une espionne...

Graham Johnson assiste à la scène, troublé.

Plus tard il s'isolera avec moi, pour reconnaître s'être trompé sur mon compte. Il me fera visiter et filmer enfin les ouvrages et les projets – très sérieux, et quelque peu onéreux – de réhabilitation du site minier. Au vu des vidéos Émilie Council corroborera l'efficacité de ces mesures.

L'or nègre

Ouf! Toute notre mobilisation associative n'aura pas été vaine, si elle a abouti à la nomination d'un Graham Johnson sur le site...

Et puis, comment vérifier cette intuition – selon laquelle Samaké serait un proche de Nathanson ?

C'est Mahamadou qui a l'idée : Samaké fut ingénieur géologue dans sa jeunesse ; aujourd'hui il occupe un haut poste environnemental. Pourquoi, comment un tel changement dans sa carrière ?

Flatté, Sam' nous répond aimablement : dans les années 1980 il était l'ingénieur de l'équipe de prospection de la Direction Nationale de la Géologie et des Mines malienne (DNGM), chargée de déterminer la richesse potentielle de la vallée du Kéniéba – au nord de laquelle se situe Sadiola...

Selon ses propres termes, cette mission « ne découvrit pas » Sadiola, mais en révéla « seulement quelques indices ».

Puis, Sam' décida de rester à Sadiola, « comme ça », sur une inspiration.

54 – L'arnaque originelle

Voilà donc l'un des auteurs de ce que j'ai appelé « l'arnaque originelle ». Celle-ci reste difficile à démontrer. Elle commencerait dans les années 1980 lorsque le dictateur Moussa Traoré diligenta cette fameuse mission d'exploration minière.

L'or nègre

Nous avons un fort faisceau convergent d'indices, notamment le témoignage direct des habitants de Sadiola présents à l'époque de la mission. Laquelle conclut que « dans la fenêtre protérozoïque inférieure de Kédougou-Kéniéba, existent de nombreux sites d'orpaillage, d'importance très variable. »

C'est tout.

Mais les villageois âgés savent que cette mission a « trouvé » le monstrueux gisement sur la vallée du Kéniéba, connu depuis des siècles par les populations locales – le gisement mythique du royaume du Bambouk!

Le très sérieux *Engineering and Mining Journal* (Sep. 1, 2000) relate cette trouvaille (traduction de l'anglais) :

Au milieu des années 80, une exploration financée par la Communauté économique européenne et exécutée par la DNGM, assistée par Klockner (Allemagne), montra une large et forte anomalie aurifère centrée sur la colline de Sadiola. Quelques puits ont confirmé la présence d'or grossier dans la latérite.

Nous sommes loin des « quelques indices » de Samaké!

Cette découverte, Birama Samaké ne la fait donc pas seul. Il est accompagné de Klockner.

Philippe Berten (le directeur financier d'Anglogold) achève: « Sadiola a été découvert par une société allemande, Klockner, qui a vendu ses droits à AGEM, société canadienne. »

Passant par là en 1988, AGEM est pilotée par Mark Nathanson – sans aucun doute « le gros Blanc » que décrivent les Anciens du village. Samaké embauché pour la circonstance circulerait avec eux en 4x4 AGEM.

L'or nègre

En janvier 1990 Nathanson rafle la licence d'exploration, couvrant 1 080 km² – puis d'exploitation trois mois plus tard, pour une somme dérisoire: trois millions de dollars pour un gisement qui dégage chaque année quelques cent millions de dollars de bénéfices!

Voilà probablement la raison du brusque changement de carrière de Sam'.

Et de la terrible arnaque dont est victime le peuple malien. L'existence de ce gisement lui fut escamotée. S'il en eût été autrement, l'État malien aurait peut-être négocié des conditions d'exploitation plus avantageuses et respectueuses des travailleurs, des populations et de l'environnement.

En Mafriafrique la suite est fluide.

En avril 1990, le gouvernement du Mali et AGEM signèrent une Convention d'établissement définissant les conditions générales, techniques, légales, administratives, financières, fiscales et sociales pour l'exploration et l'exploitation des dépôts dans la zone couverte par la licence d'exploration. (*Engineering and Mining Journal*)

Les conditions fiscales, largement définies par Banque mondiale et FMI, sont des plus attractives! Ainsi, l'État malien est légalement dépouillé de 80 % (au minimum) des dividendes miniers; et les compagnies minières bénéficient de généreux avantages fiscaux et juridiques...

Que du bonheur!

Jouer les intermédiaires est manifestement une fonction payante. Dans la même entrevue, Philippe Berten

L'or nègre

laisse entendre sans équivoque que l'AGEM (aujourd'hui devenue IAMGOLD) n'aurait pas investi le moindre denier dans la création de la SEMOS ; et n'en aurait tiré à ce jour que des bénéfices.

De la haute arnaque, je vous dis !

Ainsi va la Mafiafrique.

55 – Avion, avions

Je quitte Sadiola dans quelques jours. Courtoisement, lors de ce bref retour de grâce la SEMOS me propose une place sur le vol Sadiola-Bamako ; et la prise en charge de mon billet Bamako-Paris – que j'accepte volontiers ! Je me rends donc au siège, réserver une place sur un des petits avions qui sillonnent quotidiennement ce bout de Sahel.

L'agenda dans une main, le stylo quatre couleurs dans l'autre, je me penche sur le bureau de Samba Sangaré pour noter les horaires possibles et vérifier les places disponibles.

Sur le tableau hebdomadaire des vols sont spécifiés également les modèles des avions. Je sors la pointe verte pour noter ceux-ci discrètement sur le fond crème de la première page de l'agenda : King90, King200 et LET410 se succèdent sur la piste de Sadiola. Deux compagnies aériennes sont à la disposition de la SEMOS : SAS, Special Air Service – un nom de polar ; et la STA, Société de Transport Aérien du Mali.

C'est cette dernière qui m'a... transportée, le vendredi 30 mai 2003.

L'or nègre

56 – Le fétiche

29 septembre 2004. Ce soir je quitte Sadiola.

Le lendemain très tôt je dois prendre l'avion – encore ! – pour Bamako ; le surlendemain, Paris.

Boubacar Boukary, un ancien ouvrier Moolman, est venu me chercher sur sa moto pétaradante pour m'entraîner dans les bars. Malgré la fatigue je ne peux refuser – mais auparavant je dois faire mes adieux à Djeneba... Djeneba, ma maman de Sadiola, celle qui me protège des maléfices. Chez elle je ne crains rien.

C'est une femme forte, au courage tenace. Elle tient un estaminet au bord de la route et élève seule ses six enfants. Nous nous étreignons dans l'ombre de la hutte, à peine troublée par la flamme chancelante d'une lampe à pétrole. La minuscule Aïda, quatre ans, terrorisée par les Blancs, d'habitude s'enfuit à mon approche. Je ne la rassure qu'en jouant doucement quelques notes de flûte – alors, elle me reconnaît et s'approche prudemment. Ce soir, blottie entre nous deux elle pleure à chaudes larmes.

Et bientôt nous voilà trois femmes de Sadiola étreintes d'une même émotion.

Sans mot dire Djeneba glisse un pendentif autour de mon cou. Objet étrange, petite calebasse creuse ornée de perles... Il pendouille sur mon ventre, ballotte entre mes ovaires tel un fœtus de bois.

Djeneba me fétiche gentiment. Et moi qui, à trente-cinq ans me croyais vouée à la stérilité, dans le mois suivant je serai enceinte de mon seul enfant.

[Petite digression pour faire palper aux Blancs ignares que nous sommes, les mystères de l'Afrique Noire.]

L'or nègre

Boubacar nous observe en silence.
Puis nous partons tous deux.

57 – Le bar

La moto brinquebale sur les sentiers boueux jusqu'à un estaminet où l'on sert de la bière, sur de grossières tables en bois entourées de bancs rudimentaires. Des ouvriers en uniforme SEMOS ou Moolman remplissent l'échoppe enfumée. Boubacar salue à la ronde. Bien que licencié en 2000 pour avoir refusé de conduire un véhicule dangereux, il a conservé d'excellentes relations avec ses anciens collègues et exhibe fièrement, ce soir, la Toubab maigrelette.

Nous prenons place autour de bières délicieusement fraîches en ces contrées brûlantes.

Il est déjà tard et bientôt c'est l'heure de la « relève » : les ouvriers attablés se lèvent et vident les lieux presque à regret. Ils sont bientôt remplacés par le flux compact de ceux qu'ils remplacent dans la rotation des trois huit ; l'un d'eux se détache du flot et s'assoit résolument à notre table. C'est un ami de Boubacar, son ancien collègue. Il entreprend de nous relater son travail tout en séchant une bière. Nous buvons de concert.

Tout en feignant un intérêt juste poli je capte avidement chaque mot qui sort de sa bouche. Il travaille à la salle de contrôle de l'extraction aurifère ; les écrans que je ne pus filmer en 2003.

L'or nègre

J'arrête bientôt la beuverie, ne souhaitant pas que l'ouvrier tombe dans l'ivresse : les informations qu'il délivre sont trop précieuses pour s'embrumer de vapeurs d'alcool...

Oui, de son poste il surveille 19 camions à la fois, qui tournent continuellement de l'usine à la carrière, chargent et déchargent le minerai au rythme de 25 rotations en 8 heures, 24h/24 et 7 jours sur 7.

C'est énorme ! Comment est-ce possible ?

Un nouveau système canadien de surveillance par rayons infrarouges sur le parcours des véhicules, permet d'orienter chaque camion vers l'une des trois pelleteuses prête à charger – puis de contrôler son déchargement à l'usine. Le système est onéreux, mais largement amorti par l'optimisation du rendement ainsi obtenue. Par ailleurs, détail pour moi non subsidiaire, la sécurité des véhicules est renforcée par leur contrôle à chaque étape du trajet...

Et, quelle quantité de minerai charge chaque camion à chaque rotation ? Les camions chargent entre 100 et 120 tonnes de minerai, à une teneur en or oscillant entre 2 et 27 grammes par tonne... Ici je crois que mon homme a déjà trop bu : 27 grammes par tonnes, là où la Société en déclare laborieusement 3 !

Boubacar nous observe en clignant de l'œil. De temps en temps il hoche la tête et ponctue d'un sentencieux : « Lui, il donne la bonne information. »

En effet, enfin j'accède au sujet que pour ma propre sécurité je n'évoque jamais à voix haute à Sadiola : les quantités d'or réellement extraites sur le site. Les données délivrées par l'ouvrier sont trop importantes ; il me faut

L'or nègre

les noter immédiatement – et discrètement. Je me procure un stylo et griffonne dans ma main : 19.25.100.3/jr.

Intrigués, mes compagnons s'étonnent des chiffres sibyllins inscrits sur ma paume. J'ai honte de leur mentir mais me protège – lance une réponse absurde (il s'agit du code IP d'une adresse internet dont je viens de me souvenir) en espérant qu'ils soient aussi peu doués en informatique que moi. Ce qui semble être le cas.

De retour au campement, je recopie scrupuleusement les chiffres sur mon carnet. Ne me reste plus qu'à multiplier pour obtenir les quantités d'or extraites. Je placerai la teneur en or à 3 grammes par tonne, car c'est le chiffre communément admis par la SEMOS (très précisément 2,8 grammes) – et quand bien même le gisement recèlerait des zones très fortement aurifères, il m'est impossible de connaître leur proportion exacte. Par ailleurs, n'omettons pas un important facteur de pondération : seul 1/3 du minerai présente une teneur en or suffisante pour être traité – les 2/3 restants sont déversés tout autour du cratère en gigantesques tas de poussières « stériles », conférant au paysage son aspect lunaire, et aux villageois des environs leurs maladies respiratoires chroniques.

Calculons donc :

$19 \times 25 \times 3 = 1\,425$ rotations par jour

$(1\,425 \times 100) / 3 \times 2,8 = 133\,000$ grammes d'or extraits par jour

$133\,000 \times 365 = 48\,545\,000$ grammes = 48,545 tonnes d'or extraites par an

50 tonnes d'or par an !!!

L'or nègre

Heu... je recommencerais ce calcul plusieurs fois, à des époques différentes. Ahurie, je retombe chaque fois sur ce chiffre que mon cerveau peine à admettre : cinquante tonnes, même en posant la teneur en or à trois grammes par tonne, un minerai si pauvre « que l'on ne se baisse même pas pour le ramasser » – dit mon oncle Bruno.

Cinquante tonnes par an ! C'est plus du triple des quantités officielles, qui tournent autour de quinze tonnes par an... Dès lors on comprend mieux l'étrange pauvreté de la SEMOS, d'après ses déclarations aux journalistes maliens quasiment déficitaire sur l'un des plus gigantesques gisements aurifères de la planète.

50 tonnes, dont 35 « envolées » – ce qui donnerait un détournement hebdomadaire de 700 kg environ. Le modèle d'avion LET 410 supporte une charge de 1710 kg, et 19 passagers. Je repense aux 1237 kg du vol du 30 mai. Un peu surchargé, il pouvait envoler 700 kg d'or. Ces quelques 220 kg de surcharge justifiaient-ils les hésitations du technicien chargé de la « pesée » ?

Cinquante tonnes, le chiffre paraît monstrueux, obscène, dans un pays si pauvre que se soigner et s'éduquer est un luxe ; où l'espérance de vie à la naissance n'excède pas 48 ans...

Il me faut vérifier à d'autres sources.

En 2002 j'avais interrogé l'ingénieur des mines de Sadiola, N'Faly Kanté : le parc était alors de 15 camions ; tout le reste est cohérent – les camions transportent entre 100 et 120 tonnes de chargement, le minerai recèle une teneur en or moyenne de 3 grammes par tonne, le tiers est traité...

L'or nègre

Me reviennent en mémoire les déclarations du docteur Koné, qui ouvrit sa clinique pour le village de Sadiola –étonné du va-et-vient perpétuel des camions sous sa fenêtre. Il s'était amusé à compter le nombre de passages par heure, et s'était livré à un calcul similaire au mien. Il ricanaît : «Quinze tonnes d'or par an, à qui veut-on faire croire ça?»

Et ce syndicaliste licencié rencontré à Montreuil en 2002 :

– C'est plus de quinze tonnes d'or par an. C'est ce qu'on déclare, mais c'est plus que ça. Il y a des douaniers, là-bas ; mais ils sont corrompus.

En effet, pourquoi se gêner quand toutes les forces de l'ordre sur le terrain, douanes et gendarmerie, sont acquises à la SEMOS ?

Il y a encore cet ouvrier, venu témoigner de la pénibilité de ses conditions de travail sur l'une des trois pelleteuses Moolman :

– La grosse pelle doit faire 95 voyages [chargements] par postes, en 8h. Bon. On essaie d'aller plus loin... parfois même 130 [chargements].

– Pourquoi ?

– Pour se faire bien voir des chefs blancs.

Soit.

Livrons-nous au calcul, qui donne : pour 95 [chargements], 37,5 tonnes d'or produites chaque année. Pour 130 [chargements], 51,3 tonnes d'or annuelles...

D'autre part le directeur financier Philippe Berten en 2003, me transmet un volumineux document mentionnant tous les comptes de la SEMOS depuis son ouverture. François d'y pointer en rigolant, **le million de dollars annuel consacré aux liaisons aériennes privées de la SEMOS...**

L'or nègre

Le lendemain, l'avion décolle à 5h 30.

Sur la piste de l'aéroport, hommes et femmes, Noirs et Blancs se pressent dans une ambiance chaleureuse et colorée. L'atmosphère est bien différente du 30 mai 2003 ! Sur la piste plusieurs avions sont prêts à décoller, des compagnies SAS et STA. Je reconnais le LET 410, à bord duquel je dois embarquer. Mais tous les vols sont complets... Qu'à cela ne tienne : le pilote, obligeant, propose de repasser en fin de matinée. Je suis un peu soufflée de cette capacité de la SEMOS à rappeler un avion comme un taxi...

L'avion décolle enfin. Je pars. Je quitte Sadiola. J'y laisse un cœur énorme de douleurs.

Reviendrai-je ?

58 – Le ministère des mines ou la voix de la SEMOS

À Bamako sur demande expresse du ministre des mines, avec deux représentants du Jubilé 2000 nous rencontrons le secrétaire général du ministère –très offusqué par « ce film, qui ne montre que les aspects négatifs et aucun aspect positif... » Il me semble avoir déjà entendu cette phrase. Mot pour mot, le conseiller formule la même critique que la SEMOS. Il m'accuse d'être désinformée, manipulée par ces villageois incultes (toujours le mépris),

L'or nègre

que je pousserais à la guerre civile par mon film provocant, décourageant les investisseurs miniers...

Je rétorque sereinement, contre-argumente point par point, absolument sûre de moi d'autant plus que le secrétaire s'était tiré dans les pieds avant même de commencer son laïus : il me salua d'un air gourmand :

– Ravi de pouvoir mettre enfin un visage sur la réalisatrice du *Prix de l'or*, cette fameuse Camille de Vitry...

Je faillis répondre : « Pourtant, vous m'avez vue dans le film » ; au même moment je compris : il n'a PAS vu le film. Et le laissai parler...

Il termine en me reprochant de ne pas avoir contacté d'abord l'État malien pour recueillir des informations.

Ici je m'étonne :

– Pourtant la première séquence du film commence à l'Assemblée nationale du Mali... Avez-vous vu ce film, Monsieur le Secrétaire ?

Ben non. Il l'admet un peu piteusement. Mais son conseiller en communication, par contre... Non plus. En fait, parmi tout le staff présent (dont le Directeur national de la géologie et des mines) nul n'a vu le film.

Ils ne sont informés que par rumeurs...

Désinformation ? Manipulation ?

Qui manipule qui ?

Principiers, nous leur offrons une VHS du *Prix* avant de repartir.

*L'or nègre***59 – Grossesse mistral**

De retour en France, je m'installe à Marseille et tombe enceinte à peu près en même temps. Le mistral, la mer, l'amour fou ; et le fétiche efficace.

J'entretiens par mail des rapports cordiaux avec Stan Padgett – le directeur exemplaire... Il m'informe que la Société creuse « de profondes rigoles revêtues d'isolant plastique autour de l'exploitation de Yatela, de sorte qu'aucun ruissellement hors du site ne puisse se produire, même lors d'un hivernage extrêmement pluvieux. »

N'est-ce pas une reconnaissance implicite de ces débordements ?

Au précédent hivernage, en août 2004 la Société diligenta un employé à moto pour prévenir les villageois – oralement – de ne pas consommer l'eau du marigot ; de ne pas s'y laver ; de ne pas même la toucher.

Stan s'enquiert très attentivement de l'état de ma grossesse.

Et quand me voilà enceinte de sept mois, rayonnante avec mon gros bide j'apprends que Stan convoqua début 2005 une immense conférence de presse à Sadiola pour déclarer que « rien n'est vrai dans [mon] film ; [et que] les résultats de l'étude épidémiologique en cours démentent [mes] allégations. » L'information est reprise par au moins trois journaux de la presse malienne, et publiée sur l'internet.

L'or nègre

Cette étude commença enfin en juin 2004; en mai 2005 nous en attendons toujours les résultats –il est donc inconcevable que la Société l'utilise pour dénigrer mon film!

Je m'insurge auprès de Stan et Sam', menaçant d'attaquer la SEMOS en diffamation en l'absence des résultats de cette étude. Stan nie farouchement ces déclarations, affabulation journalistique selon lui. Mais je connais plusieurs des journalistes présents; tous confirment ces propos.

Puis un matin, Stan m'appelle directement à mon domicile –grande première dans nos relations!– pour me dissuader d'attaquer, se félicitant des rapports de confiance que nous avons su nouer et ne saurions briser...

Coincidence? La veille de ce coup de fil, je reçois une lettre du... Secrétaire général au ministère des mines, me félicitant «pour l'esprit de collaboration et de confiance qui transparait dans [ma] correspondance.» (Un mois auparavant, j'avais en effet écrit au ministre dans le but de compléter mon reportage en montrant la responsabilisation très espérée de l'État malien face à la problématique minière.)

Cette réponse date du 1er juin, immédiatement après ma première menace d'attaque en diffamation; et le ministère était représenté lors de la fameuse conférence de presse...

Comme si chacun devait désormais se réjouir d'établir avec moi un tel esprit de collaboration, pour me flatter, me calmer –et surtout décourager mes velléités de justice.

Une fois de plus, je suis frappée d'entendre une seule voix, entre la SEMOS et le ministère des mines.

Qui obéit à qui?

*L'or nègre***60 – François**

François également me dissuade:

«Ne gaspille pas ton énergie. Attends qu'ils t'attaquent eux-mêmes.»

Je crois que cette fois, tu t'étais trompé, François. L'occasion d'exploser le scandale en Afrique était énorme!

Les derniers instants où nous communiquions tu me pressais de questions: «**Quelles sont les relations entre SEMOS et ministères?**», «**Comment avons-nous parlé de Sadiola –décidé d'écrire ce livre?**».

«Dépêche-toi, car je n'ai plus beaucoup de temps.»

D'une sale petite phrase je compris ton état.

Et puis tu meurs, François. Pour de vrai. Tu meurs.

Laissant notre ouvrage à peine esquissé. Tu n'auras pas la réponse à tes questions de moribond; ni la suite de l'histoire.

Tu ne connaîtras pas mon bébé Félix François, ni les enfants lumineux de Samira –aussi grosse que moi à tes funérailles.

Deux boules en deuil suivent ton cercueil, parmi une foule de toutes ethnies, de toutes confessions, de toutes origines...

Repose en paix, François.

Repose-toi enfin!

Tu meurs, et la vie continue sans toi.

L'or nègre

61 – J'accouche

Le 4 août 2005 Félix François Gilles voit le jour. Petite boule, boulet d'amour... que je tramballerai à travers la France en présentant *Le prix* dans diverses associations – et surtout Survie qui peu à peu rayonne.

Ainsi au sein, à Annecy la tétée de Félix enchante les spectateurs à la fin du débat...

Il tète encore à Paris, au cabinet de William Bourdon – président de l'association Sherpa – où une nouvelle jeune femme remplace Samira, désormais en congé maternité, pour rencontrer Sambala Makalou et Keita Diallaba – le premier adjoint à la commune et le secrétaire aux relations extérieures de l'ARSF.

Réunion stratégique.

Je filme, Félix tête sur l'autre bras. Sambala et Diallaba énumèrent les noms de quelques dizaines d'ouvriers invalidés ou décédés... Pour ceux-là, ils ont pu obtenir les autorisations des familles afin que Sherpa puisse demander à la SEMOS les dossiers médicaux de ces ouvriers : nouvelle exigence de la SEMOS pour ralentir le processus juridique. Alors même que les familles se virent refuser copie de ces dossiers en 2004...

La capacité d'inertie de la SEMOS est phénoménale !
Entre-temps plusieurs malades sont décédés.

William Bourdon s'affole quand, passant dans le couloir il voit mon compagnon changeant la couche merdeuse du petit sur les fauteuils destinés à recevoir les visiteurs... « Dépêchez-vous, j'ai un rendez-vous très important dans cinq minutes ! »

Oui mais, les bébés c'est comme ça.

L'or nègre

62 – Kéniéba

Début 2006 je cesse d'allaiter l'enfant, et envisage immédiatement de repartir à Sadiola. Saluer Djeneba ma maman de Sadiola, lui présenter mon fils qui danse en vidéo et couche-culotte ; et palper l'air de la commune.

Il me faut attendre août et les congés paternels pour pouvoir repartir.

Je ne souhaite pas laisser mon petit trop longtemps ; calcule mon voyage au plus juste ; une dizaine de jours au maximum. Je passe par Paris, aussitôt contactée par l'Association des ressortissants de Kéniéba en France (ARK) – informée de mon voyage par leurs cousins de Sadiola.

Entre un métro, un RER et un avion, Porte de la Chapelle nous nous réunissons avec le Conseil de l'ARK, et Keita Diallaba pour l'ARSF.

Ils insistent : il me faut aller à Kéniéba. Là-bas les exploitations ouvrent une à une. Cette fois – Sadiola ayant prouvé son immense rentabilité – les capitaux sont entièrement privés.

Le voyage sera plus dense que prévu.

La mission s'organise très vite, avec Kamissoko – ancien combattant originaire de Kéniéba – qui partira avec moi. Pas un mot sur le web ; nous sommes méfiants même au téléphone.

Rapport transmis au retour à Moro S., secrétaire général de l'ARK :

« Le 16 août grande réunion : le Conseil communal de Sitakily, les Conseils de village ainsi que les Sages

L'or nègre

sont présents. (Je regrette l'absence des femmes.)

Les gens espèrent de la mine un peu de développement : infrastructures scolaires, sanitaires, culturelles...

Mais on sent la tension parmi les villageois : ils craignent les retombées environnementales de la mine. Si les impacts négatifs sont plus importants que les positifs, ils n'en veulent pas. (Malheureusement ils n'ont pas le choix.)

Mahdy Sissoko indique que le bassin de boues se situe là où passent les cours d'eau. Tous sont très inquiets et s'interrogent sur les dispositions de sécurité.

Le village de Tabakoto est très proche de la carrière (de l'autre côté de la route), il semble évident qu'il faut déplacer les maisons les plus proches. Le bassin de boues se situe entre deux villages, à trois cents mètres (!). La TAMIKO qui exploite la mine, explique au conseil communal que le cyanure se détruit dans la mare. [Toujours ce discours ! C'est vrai, mais cette photo-oxydation s'étale sur des années.]

Nous décidons communément que chaque animal décédé sera immédiatement apporté au vétérinaire pour expertiser et dédommagement le cas échéant.

[Loulo est une autre mine implantée sur la commune.] La SOMILO qui l'exploite, fait courir le tuyau en plastique (!) de boues cyanurées au cœur du village de Loulo.

L'imam salue le geste des ressortissants en France, et demande une assistance accrue pour préserver la

L'or nègre

santé des populations. Le premier adjoint souhaite être conseillé, et entrer en contact avec les partenaires de Sadiola.

Pour finir, a été soulevée la défaillance de l'État malien, et la nécessité d'établir les rôles de chacun.

Le 16 août encore, Kamissoko, le premier adjoint et moi nous rendons à la SOMILO, exploitée par Randgold. [La société sud-africaine Rangold est dirigée ici par... Mamadou Samaké, qui d'après plusieurs témoignages serait le frère aîné du premier : Birama Samaké, Monsieur Tout de la SEMOS. De nombreux cousins, cousines sont également placés dans les exploitations aurifères maliennes. Ainsi se crée une prospère dynastie post-Traoré!]

Nous sommes refoulés dès l'entrée, où l'unique panneau indique : INTERDICTION DE FILMER [la caméra est sur moi, mais je ne courrai pas ce risque stupide. Le panneau est gardé par des vigiles en uniformes et mitrailleuses - les mêmes qu'en RDC lors du conflit des Grands Lacs...] Puis nous obtenons l'autorisation, et nous réunissons avec quelques responsables de SOMILO (environnement et communautés, ressources humaines, géologie..).

Je demande :

- Y a-t-il eu une Étude d'impact environnemental préalable à l'exploitation, et la SOMILO est-elle prête à la transmettre à l'équipe communale et son collègue d'experts ?

On me répond :

- Madame, c'est de l'inquisition !

L'or nègre

[Ça commence bien...]

La SOMILO se conformerait au code minier malien [très lacunaire] ainsi qu'aux exigences internationales.

- Quelles sont les garanties environnementales et sanitaires que vous proposez aux populations?

- Aucune. Il n'y a pas de garanties, ni en protection de l'environnement, ni pour la santé des populations. Mais il y a un système de contrôle permanent. Les mesures de la qualité de l'eau devraient être restituées aux populations sous peu. [Sous peu, à la grimace! Nous connaissons la validité de ce genre de promesses...] Un comité de liaison entre SOMILO et commune inclut un comité de développement dont le président est le maire de la commune. [Je remarque son absence ce jour-là. À part la première réunion, le maire était toujours absent! On connaît la chanson.] Loulo est une opportunité pour Kéniéba; la mine devrait aller jusqu'à huit cents mètres de profondeur...

Moro, je pense qu'il faut être extrêmement vigilants avec Randgold; tout faire pour obtenir l'Étude d'impact environnemental et les résultats des analyses d'eau périodiquement.

Le 17 août, réunion au village de Tabakoto, entre villageois, ARK et représentants de la commune. [Le maire est toujours absent.]

Magassa Minté explique: le village étant à cinquante mètres de la mine, il y a de nombreuses fissures à cause des explosifs; beaucoup d'oiseaux morts; les populations vivent dans la crainte... Il demande que

L'or nègre

l'ARK aide les populations à s'organiser. Il faudrait fonder une association pour communiquer, sans mensonges entre les deux parties.

Dialla Danfaka: le problème d'eau est crucial; on leur a promis des forages, des analyses au niveau des puits, mais rien ne s'est fait... Il demande de l'aide.

Dafadialla Sissoko, conseiller communal: l'eau provient des montagnes, à l'est; et le lac de cyanure est situé entre les montagnes et le marigot.

Mansa Sissoko, chef de village: la population demande le même approvisionnement en eau que les expatriés. Elle est passée de deux mille à huit mille habitants, il est nécessaire de construire des classes... Rien n'a été réalisé avec la TAMICO.

Enfin, la demande d'une route Kayes-Kéniéba revient en permanence. Goudronnée, enfin, afin que les villageois ne mangent plus la poussière! [Car le trafic de camions se démultiplie avec les exploitations, le long de cette "route de l'or" entre Kayes et la Guinée au sud.]

Que conclure?

Si les villageois semblent concernés et motivés, le maire par contre ne brille pas par son engagement.

Je pense qu'il faut activer ou réactiver des structures de vigilance environnementale et sanitaire (une par exploitation).

Et il y a du travail!

Avec l'ARSF, vous devrez encore une fois exiger le revêtement de la route; il ne faut pas lâcher ce morceau.

L'or nègre

Enfin, je suggère aussi d'instaurer tout de suite une transparence totale sur les sommes versées à la commune de Sitakily par les exploitants, et leur affectation.

Bref, tu le vois, il y a beaucoup, beaucoup de travail ! à+
kamille»

Le 18 août je quitte Kéniéba pour Sadiola.

Le vénérable Kamissoko m'accompagne jusqu'au camion, qui bientôt brinqueballe le long de la splendide chaîne du Tambaoura. Le paysage est tout reverdi par la saison des pluies commençante. Sur la piste boueuse entre Kéniéba et Sadiola nous traversons d'immenses flaques, sillonnées parfois de serpents et autres bestioles. Dans ces petites mares improvisées les femmes lavent le linge, les enfants chahutent comme des fous...

Djeneba m'attend au bord de la route ; informée par la rumeur, plus efficace que le web pour relayer l'information là-bas.

Retrouvailles ; rires, joie, bonheur !

Cette fois je ne passe que trois jours à Sadiola. Assez pour rendre visite à Yaya Toungara, toujours logé à la cité Moolman. Dans le bus de ramassage qui y mène, les ouvriers sont tous équipés de masques. Portent-ils ces masques en permanence ? « En permanence, oui. Et ils sont renouvelés chaque jour. », répondent-ils. Incroyable progrès ! L'un d'eux m'offrira même son masque périmé.

Yaya m'accueille avec effusion dans sa famille. Il semble aller mieux depuis la dernière fois. Il a repris du poids et des forces.

L'or nègre

Bien sûr je tente encore de récupérer les dossiers médicaux des ouvriers... mais Sambala m'informe que la SEMOS, ultime exigence, demande cette fois un mandat des familles autorisant Sherpa à la contacter juridiquement en leur nom.

Il me rassure : lui-même a récupéré ces mandats auprès des familles, et les a fait parvenir en France.

Détour obligé par Yatela. La Société y a installé une pompe. Petit progrès. Mais surtout, les rigoles semblent produire leur effet : plusieurs nouveaux-nés babillent dans le village. Quel soulagement !

Ce n'est donc pas si compliqué, d'assurer la survie des populations...

63 – François toujours

En fin d'après-midi je m'isole un instant vers la jolie colline qui borde le village, à l'opposé de la mine. Ici, ni vacarme ni poussières ; le calme et la solitude.

Quand en bas de la colline, François me chuchote à l'oreille : « **Tes films appartiennent à l'Afrique, Camille. Restitue-les aux Africains – et offre-leur la valeur ajoutée de ton travail.** »

Économiste zélé !

C'est donc tout à fait bénévolement que je distribue mes DVD aux Africains qui ont le courage de les diffuser, avec la mention légale manuscrite : ©free pour l'Afrique.

L'or nègre

Merci François. Grâce à toi je suis un peu plus pauvre que tout à l'heure.

64 – Douce France

Retour en riche et douce France...

À Saint-Bernard je découvris le recto noir de ce décor. Au Mali, son verso blanc : la prédation absolue, éhontée, frénétique du Tiers-Monde. À nouveau, j'entrevois quelques réponses à ces questions qui me taraudent : pourquoi l'insoutenable misère du Sud ? Parce que l'obscène opulence du Nord.

Douce France... Était-ce le même univers moelleux que je quittai en 1996 ?

Oui.

Mal-être...

Je ne me sens nulle part chez moi.

Toubab au pays des Noirs ; secrètement Nègre chez les Blancs. Sans cesse entre deux vols, entre deux gares. Nulle part.

Le prix de l'or circule, s'évente, s'ébruite. Sur les précieux conseils de la grande monteuse Catherine Poitevin, pour plus de clarté et d'efficacité je le remonte en deux films.

Le premier traite de la lente extermination programmée des populations locales. Les explorations et exploitations se multiplient à un rythme soutenu sur la zone aurifère, qui chevauche la frontière sénégal-malienne. Cette fois

L'or nègre

sans autre approvisionnement en eau que les nappes phréatiques locales. Dans le Sahel, au bord du désert du Sahara. À des coûts d'extraction chaque fois plus compétitifs. Désormais interdites d'accès aux journalistes. [En 2002, Sadiola et Morila étaient en exploitation. En 2008, les mines de ce type se comptent par dizaines au Mali et se répandent sur l'Afrique de l'Ouest.]

Et le cours de l'or sur le marché mondial bat des records historiques !

Un génocide lent et silencieux se perpète en ce moment en Afrique Occidentale.

À combien de millions de morts réagissons-nous ?

Le second film traite des conditions de travail des ouvriers ; des colères qui grondent, des fanatismes qui s'accumulent... Une petite guerre civile serait pour nos exploitants une solution idéale aux problèmes de pollutions pérennes. Personne – personne ! – n'a jamais entendu parler de pollution au cyanure, en République Démocratique du Congo...

Ce second documentaire évoque également les détournements d'or : le peu que je pus filmer du vol pur et simple, montré pendant une minute.

Par prudence encore, j'expurge cette minute sur le web – où je publie les deux films sur Dailymotion, site fourre-tout mondial de vidéos de qualités... aléatoires.

Bizarrement, le site rend bientôt ces films inaccessibles au quidam.

Nous mesurons une fois de plus la taille et la puissance de l'ennemi.

L'or nègre

Je les remets en ligne avec acharnement à chaque nouvelle « censure ». Il me faut diffuser, informer encore et toujours.

65 – Dossier Noir n° 22

In fine, aucun éditeur ne croyant en notre projet de livre après le décès de François, fin 2007 Survie publie le *Dossier Noir* n°22: *L'or africain*, rédigé par Gilles Labarthe.

Élegant journaliste suisse, Gilles Labarthe reprit vigoureusement la plume et la tâche de François. Il synthétisa notre gigantesque base de données; la compléta de ses propres investigations. Il effectua ce « zoom arrière » avec beaucoup de rigueur, de pugnacité et... de talent.

De par sa nationalité il est parfaitement placé pour enquêter sur les destinations finales de l'or détourné. Il va jusqu'à interpeller son banquier sur la provenance des lingots qui dorment dans ses coffres...

Bravo, Gilles !

Et bientôt nous voilà, Gilles et moi, sillonnant la France pour présenter ce Dossier Noir. Livre et films s'étayaient : *Le prix de l'or africain* en quelque sorte.

Par élégance (ou par prudence), Gilles ne mentionna pas dans le Dossier Noir ce vol du 30 mai 2003 – le vol de barbouzes sur lingots d'or. Il m'engage vivement à rédiger mon propre livre.

Au travail, oui.

L'or nègre

Mais rien n'est simple quand la vie complique; quand je me retrouve bientôt seule avec mon gamin. *Le prix* tourne encore et encore, programmé au Festival du film militant à Aubagne, et dans quelques salles de province – cette fois non expurgé de « la minute » ultrasensible. Je ne pense pas que Armor Holdings Incorporated, ayant avalé Defence Systems Limited, envoie ses services de renseignements jusqu'à une petite salle de Carcassonne ou Perpignan !

De toute façon ma décision est prise : il me faut rendre public ce scandale; mais pas avant que ce livre ne soit largement avancé. Toujours au cas où...

En effet je sais beaucoup, beaucoup plus que je n'ai pu filmer.

66 – Soirée orgiaque

Dans le cadre du Forum social mondial 2008, à Marseille à la Belle de Mai, l'Embobineuse – lieu artistique alternatif – programme toute une soirée contre la Françafrique; avec Survie 13, Primitivi, le Collectif des médias libres de PACA et pas qu'eux... Nous voilà au sein des médias libres – libérés de la voix officielle du régime.

Radio Grenouille, universelle radio marseillaise, sur les ondes introduit la soirée d'un long entretien avec moi. Et Grenouille, comme dans un conte, me fait cracher le morceau : oui, ces exploitations aurifères détournent au bas mot les deux tiers de leur production.

L'or nègre

Ce soir-là l'Embobineuse présente, en public et en direct sur le web, le second volet du *Prix* – sur les ouvriers et... les détournements d'or.

La foule est dense.

La chose est de plus en plus publique.

Frappent les tam-tam en fin de nuit, gratte la guitare, siffle mon flûtiau parmi la foule envoûtée par la danse, ondulant en rythme et en mélodie – fin de nuit, début de jour.

Folle soirée !

67 – Impatiences

Me revoilà à Paris, tapotant ce livre sur mon clavier.

Au Mali, les Touaregs se rebellent une fois de plus. Les trafics d'armes se multiplient aux frontières. Les G.I.s s'implantent durablement sur l'Afrique de l'Ouest. Au nord de la veine aurifère de Sadiola, en Mauritanie un coup d'État militaire renverse le pouvoir. Sur la même veine au Sénégal, à Kédougou éclatent des émeutes durement réprimées autour de l'implantation de nouvelles exploitations. Survie relaie l'information, crée un réseau de solidarité avec les prisonniers.

Rue de Rivoli l'avocat William Bourdon s'impatiente : s'il ne parvient pas obtenir ces mandats – permettant le cas échéant d'attaquer la SEMOS – il classera "sans suite" le dossier Sadiola.

Il n'en est pas question !

L'or nègre

Sambala, je le crois, a transmis ces mandats. À qui ? Comment ? Ils se volatilisent entre Mali et France. Nous apprenons finalement que c'est Moro de l'ARSF qui, anesthésié par les sucreries de la SEMOS, dormait sur ces documents depuis plus d'un an. Sherpa les récupère au foyer de la rue Bara à Montreuil, et reprend contact avec la SEMOS...

À Sadiola début 2009, la seconde phase de l'étude épidémiologique est enfin restituée. La SEMOS m'invite tous frais payés (!) à l'atelier organisé pour cette occasion... J'y vais. Je ferai coup double.

Il s'agit également de terminer cette enquête.

J'atterris à Bamako en mâchouillant un chewing-gum à la nicotine. Contrôler l'envie de cette cigarette et désamorcer mon rêve.

68 – Révolution minière

Journée dense, où je retrouve Sambala Makalou à Bamako. Nous partons aussitôt pour Kayes. Le lendemain à Sadiola je contacte les ouvriers ; nous organisons le recueil des documents nécessaires à l'intervention du réseau de juristes Sherpa.

Le surlendemain au Sahel Club se tient l'atelier et la restitution des résultats de l'étude épidémiologique.

Sans surprise, ils sont excellents.

Les seules "pathologies minières" affectant les populations semblent être les maladies respiratoires liées aux poussières.

L'or nègre

C'est pourquoi cette étude a duré six ans: dans un premier temps on constate, on jugule les causes des fausses couches – neutralisation du cyanure dans les boues de Sadiola depuis 2003, rigoles étanches autour des installations de Yatela installées en 2004. (J'ajoute, concernant Yatela, qu'il s'agit aussi de récupérer LEUR OR qui s'enfuyait à la saison des pluies en ruisselant des tas de cyanuration à ciel ouvert vers le marigot voisin... quel gâchis.) Dans un deuxième temps on effectue un suivi des grossesses. Dès lors le taux de fécondité est normal sur l'ensemble de la Commune.

Donc, des résultats très satisfaisants.

Des membres du gouvernement malien souhaitent répandre ces ateliers de concertation sur les autres sites miniers. Également, des représentants d'Anglogold et lamgold sont présents pour divulguer "l'exemple de Sadiola" au sein de leurs entreprises...

Je n'aurais jamais osé rêver de tels résultats en 2002!

Restent à obtenir les dédommagements pour les ouvriers invalidés ou décédés; soutenir les populations minières en lutte; et aussi à dénoncer ces vols purs et simples. Nous irons au bout.

FIN

PS

Depuis le rêve originel tout est vrai dans ce récit. Vrai, vécu, romancé.

Les noms de certains personnages furent modifiés à des fins d'anonymat – des amis que je souhaite masquer...

Et revoilà cette tristesse que je connais bien – ce manque du Mali qui m'étreint déjà.

Je repartirai un jour ; chez moi là-bas.

Épilogue I : aux Maliens

« L'Afrique sera sauvée car il y a des Africains courageux », déclarait François à Sambala.

Maliens,

Nous sommes avec vous – ni derrière ni devant mais à vos côtés.

Nous sommes la société civile occidentale honteuse des prédatations perpétrées en son nom en Afrique.

Nous lutterons ensemble.

Épilogue 2: aux Français

Cette histoire est si triste, qu'il vaut mieux en chanter
– sur l'air des *Bancs publics* de Brassens :

LES FONDS PUBLICS

À chaque début d'année, les impôts, soigneusement,
[faut les déclarer,
En s' fichant pas mal de comment ils s'ront affectés.
Le contribuable croit parfois naïvement c'que dit son
[Président :
Que fait-on en Afrique en son nom de son argent ?

Refrain:

C'est fou tout c'qu'on peut faire avec des fonds publics,
fonds publics, fonds publics,
En s'dissimulant du r'gard oblique
des contribuables
C'est fou tout c'qu'on peut faire avec des fonds publics,
(ter),
détournés d'façon systématique
au grand détriment de l'Afrique.

On y place un dictateur formé, équipé par nos soins,
[surendetté
Avec les aides publiques, militarisé.
Le dictateur averti livre alors les ressources de son cher pays
À l'Occident et la Mafiafrique réunis.

R[...]
au profit de la Mafiafrique.

Le pétrole, l'uranium et l'or, les diamants – la main
[d'œuvre nègre aussi,
qui bosse pour trois fois rien et meurt sans fair' de bruit,
que du bénéfice pur ! – mais le peuple oppressé
[commence à protester.
Il faut alors rétablir Ordre et Sécurité...

R[...]
au grand détriment de l'Afrique.

Les Mafiafricains proposent, justement, les armes pour
[s'entre-tuer...
Une fois que c'est fait, le pays est ravagé.
Alors on lance un' campagne pour aider l'Afrique à se
[développer,
avec les aides publiques, à se ré endetter...

R[...]
au profit de la Mafiafrique.

Épilogue 3: à François

François, ceci n'est probablement pas l'ouvrage que tu espérais. Mais c'est trop tard : tu es mort.

Et ce n'est pas un, mais deux, trois, livres, films, un mouvement d'opinion international chaque jour plus dense –et une tâche immense– que tu nous laisses en partage.

Pour te paraphraser :

Mafiafrique, le crime continue.

Et nous l'arrêterons, François.

Malgré l'opacité médiatique, malgré les pressions journalistiques, les rétorsions syndicales ; malgré les petits kilos de sucre de la corruption...

Nous répandrons la conscience.

Nous combattons pour tes valeurs –celles de Survie –celles de notre survie collective sur la planète Terre.

Remerciements

Mes pensées et remerciements vont à François-Xavier Verschave et aux siens ; à Gilles Labarthe, qui effectua le complexe « zoom arrière » ; à Sambala Makalou, au Jubilé 2000, à toutes les personnes qui apportèrent leur témoignage, aux Africain-es courageu-ses et à tous ceux et celles qui nous soutiennent dans cette entreprise.

Continuons.

Pour aller plus loin...

Je propose ici une série de liens pour qui souhaite s'informer davantage :

<http://www.dailymotion.com/camilledevitry> (voir les films : *Les générations futures*, *La folie des hommes*, et *Noir Procès*)

http://www.dailymotion.com/camilledevitry/video/x1tky2_le-prix-de-lor-2002_politics (le premier reportage de 2002, INVISIBLE sur le web sans ce lien)

<http://www.leprixdelor.com>

<http://www.survie-france.org>, le site de l'association Survie

<http://www.iamgold.com>, et

<http://www.anglogold.com>, sites de nos actionnaires majoritaires...

<http://www.ressourcesdAfrique.org>, de courageu-ses Canadien-nes dénoncent avec détermination les agissements de leurs entreprises nationales en Afrique!

<http://orez.kofele.org>, site de l'Organisation des Ressortissants à l'Étranger des Zones minières, qui se propose de soutenir les actions engagées par les populations locales des zones minières (lobbying) ; de dialoguer avec les exploitants miniers pour s'assurer du respect des normes environnementales ; de se concerter pour anticiper "l'après-mine".

L'or nègre

Citons quelques ouvrages :

Noir Canada, par Alain Deneault, Delphine Abadie, William Sacher, le collectif Ressources d'Afrique, 2008, éditions Écosociété – actuellement en procès en diffamation. Procès intenté par la toute-puissante Barrick Gold Corporation au Canada. La grosse Banro lui prête main-forte en déposant une plainte en Ontario...

Il y a des vérités qui fâchent ! Pour ma part je suis confiante dans l'issue de ce procès, qui sera long, épuisant, onéreux.

L'or africain de Gilles Labarthe, avec François-Xavier Verschave, 2007, éditions Agone. Le zoom arrière depuis la mine d'or de Sadiola...

François-Xavier Verschave était membre fondateur de l'association Survie, qu'il présidait depuis 1995. Il était également directeur de publication de la lettre mensuelle de l'association : *Billets d'Afrique* et d'ailleurs...

Il est l'auteur ou le co-auteur d'une vingtaine d'ouvrages dont :

Nord-Sud : de l'aide au contrat. Pour un développement équitable, 1991, Syros, 243 p.

L'aide publique au développement, avec Anne-Sophie Boisgallais, 1994, Syros, 150 p.

Complicité de génocide ? La politique de la France au Rwanda, 1994, La Découverte, 178 p.

La Françafrique : Le plus long scandale de la République, 1999, Stock, 380 p.

France-Afrique, le crime continu, ouvrage épuisé. On peut le télécharger sur :

<http://tahin-party.org/textes/verpp6-69.pdf>

et je le recommande vivement !

L'or nègre

Noir silence, 2000, Les Arènes, 595 p.

Noir procès: offense à chefs d'État, 2001, Les Arènes, 382 p.

L'envers de la dette. Criminalité politique et économique au Congo-Brazza et en Angola, Dossier noir de la politique africaine de la France n° 16, 2001, Agone, 225 p.

Noir Chirac, 2002, Les Arènes, 310 p.

Les Pillards de la forêt. Exploitations criminelles en Afrique, Dossier noir de la politique africaine de la France n° 17, avec Arnaud Labrousse, 2002, Agone, 192 p.

On peut changer le monde, avec François Lille, 2002, La découverte, 127 p.

De la Françafrique à la Mafrafrique, 2004, Tribord, 70 p.

Au mépris des peuples: le néocolonialisme franco-africain, entretien avec Philippe Hauser, 2004, La Fabrique, 120 p.

La santé mondiale entre racket et bien public, collectif, 2004, éditions Charles Léopold Mayer, 346 p.

L'horreur qui nous prend au visage: l'État français et le génocide, Rapport de la Commission d'enquête citoyenne sur le rôle de la France dans le génocide des Tutsi au Rwanda, avec Laure Coret, 2005, éditions Karthala, 586 p.

La maison monde, libres leçons de Braudel, éditions Charles Léopold Mayer, 2005, 246 p.

Nérophobie, avec Odile Biyidi et Boubacar Boris Diop, 2005, Les Arènes, 200 p.

Il coordonnait également la rédaction des *Dossiers Noirs de la politique africaine de la France*, publiés par Survie et Agir ici – aux éditions L'Harmattan puis Agone.

Faut-il préciser l'incroyable capacité de travail de François? Toujours pressé, jonglant entre X sujets – depuis

L'or nègre

la rédaction de ces ouvrages, la présidence de Survie, les contacts de réfugiés politiques et les innombrables causes qui l'appelaient pour l'Afrique... sans parler de sa vie professionnelle lyonnaise, où il créa de nombreux lieux d'insertion sociale ou professionnelle très innovants.

Le Quotidien du 2 Juillet 2005

Décès de François-Xavier Verschave: Le dernier baroud...

Son côté procureur bouffeur de dictateurs en agaçait plus d'un en Afrique et en France. Jusqu'à son dernier souffle, François-Xavier Verschave aura ferrailé contre la « FrançAfrique », concept popularisé par un de ses plus éminents représentants, l'ancien président Félix Houphouët Boigny et qui désigne la mafia politico-affairiste qui saigne à blanc – c'est le cas de le dire! – le continent depuis plus de 40 ans. C'est après l'effroyable génocide rwandais, cette Shoa africaine, que Verschave, glacé d'horreur, décide de s'impliquer davantage pour dénoncer l'étrange politique africaine de la France. À la tête de son association « Survie », cet économiste de formation, qui jusque-là ne connaissait presque rien du continent, se passionne pour l'Afrique. Il ne rate pas une occasion de tirer à vue sur les satrapes au pouvoir qu'on croirait échappés d'un roman d'Ahmadou

L'or nègre

Kourouma. Ainsi, après un premier ouvrage intitulé – cela ne s'invente pas – La Françafrique, Verschave publie Noir silence, une violente charge où il épingle durement le président Idriss Déby et ses homologues gabonais Omar Bongo et congolais Denis Sassou Nguesso.

[...]

Noir Silence déclare :

Il existe un pays où, depuis son palais, le chef de l'État recrute librement des mercenaires et pilote des guerres civiles sur un autre continent. Ce livre donne des noms, des dates, des témoignages.

Il existe un pays qui attise les conflits ethniques et déverse des armes sur des régions à feu et à sang, pour rester maître du seul vrai pouvoir : l'argent. Ce livre raconte ses crimes sans tribunal.

Il existe un pays qui, pour défendre ses intérêts, autorise ses services spéciaux à s'allier, en terre étrangère, avec les réseaux mafieux et les milices d'extrême-droite. Ce livre recoupe les enquêtes en France et à l'étranger pour démonter l'engrenage.

Il existe un pays où un candidat à l'élection présidentielle, deux fois ministre de l'Intérieur, peut s'appuyer, en toute impunité, sur les circuits des casinos et des ventes d'armes. Ce livre donne des clés pour comprendre son ascension et son pouvoir.

Il existe un pays qui, loin de ses frontières, truque des élections et couvre l'assassinat de ses propres coopérants. Ce livre permet de comprendre la logique de ce monde absurde.

Ce pays, c'est la France. Le continent humilié, c'est l'Afrique. Leur liaison incestueuse, c'est la Françafrique. »

L'or nègre

Piqués au vif, les trois présidents africains ne craignant pas le ridicule, offrent une tribune inespérée à Verschave en lui intentant un procès qui restera dans les annales. En effet, pas le moins du monde impressionné par le courroux de ces «majestés», le Lyonnais avec un travail de bénédictin va produire une avalanche de documents – qui ne révèlent pas Bongo, Sassou Nguesso et Déby sous un jour reluisant.

Mieux, à la lumière de ce procès, Verschave commet un autre ouvrage qui – suprême pied de nez – s'intitule tout logiquement Noir Procès.

La Cour d'appel de Paris a débouté le 3 juillet 2002 les trois dictateurs.

Comme un boomerang, ce procès est devenu le leur et celui de la Françafrique.

[...]

Repose en paix, bonhomme. Le combat continue !

Barka Bâ

Tahin party c'est aussi...

COLLECTIF IVP

Avorter.

Histoire des luttes et des conditions d'avortement des années 1960 à aujourd'hui.

[ISBN 978-2-912631-17-3, 132 p., 6€]

C'est un très vaste mouvement social qui a mené, en 1975, à l'adoption de la loi Veil autorisant l'avortement.

Ce livre parle de femmes et de luttes, d'avortement et de droit de choisir sa fécondité, de conquêtes passées et de quelques menaces à venir... Il part à la redécouverte d'une histoire peu connue, faite de clandestinité, de renversements de valeurs traditionnelles, d'enthousiasme collectif. Il est un appel à rester mobilisé-es sur un terrain où les acquis ne sont pas forcément si solides qu'ils paraissent.

Il est résolument militant, et accessible tant par le prix que par l'écriture.

JEAN-PAUL GOUTEUX

Un génocide sans importance. La France et le Vatican au Rwanda

[ISBN 978-2-912631-15-2, 192 p., 6€]

Le génocide rwandais, plus d'un million de morts d'avril à juin 1994, reste entouré de ce flou qui caractérise, pour l'opinion publique, la politique française en Afrique. Comme si les massacres sur le continent noir étaient des événements endémiques inévitables et incompréhensibles.

Au contraire, ce génocide n'a été ni spontané ni imprévisible : il a été orchestré par les États français et rwandais. Il a également bénéficié de la complicité active de l'Église catholique. La France et le Vatican voulaient garder le contrôle de ce petit pays au centre de l'Afrique. À tout prix.

Ce million de meurtres n'aurait pas eu lieu sans le soutien indéfectible des décideurs français, mais aussi de la hiérarchie ecclésiastique.

PETER SINGER

L'égalité animale expliquée aux humain-es

[ISBN 978-2-912631-13-8, 80 p., 3€]

Les bases philosophiques du mouvement pour l'égalité animale.

En se plaçant sur des bases résolument éthiques, Peter Singer dénonce le spécisme, défini comme l'idéologie justifiant l'oppression que les humain-es font subir aux individus des autres espèces.

Notre domination sur les autres animaux constituant un fondement de notre civilisation, c'est à une véritable révolution morale et politique que nous convie Peter Singer.

COLLECTIF "LE JARDIN S'EMBRASE"

Les mouvements sont faits pour mourir...

[ISBN 978-2-912631-16-9, 220 p., 6€]

Le mouvement dit « anti CPE » a connu, au cours du printemps 2006, une forme de radicalisation. De plus en plus de réflexions et de pratiques subversives ont été élaborées et se sont développées au fil de cette lutte.

Pourtant toute cette agitation n'a pas suffi : il a manqué quelque chose pour que l'offensive soit décisive... et c'est à partir de ce constat que les auteur-es du livre veulent penser et inventer de nouvelles façons de vivre la politique.

SHULAMITH FIRESTONE

Pour l'abolition de l'enfance

[ISBN 978-2-912631-14-5, 80 p., 3€]

L'idée que nous nous faisons aujourd'hui de l'enfance (de 0 à 18 ans !) est d'invention récente. Les caractéristiques qu'on lui attribue (innocence, vulnérabilité, dépendance, etc.) sont le produit d'une construction historique. Les attentions spéciales, la protection, le « respect » dont les enfants sont l'objet, ainsi que les institutions créées pour eux, les maintiennent sous tutelle, les privent de tout pouvoir sur leur vie, les enferment dans leur rôle, et finalement les... infantilisent.

Un livre clé pour l'émancipation des enfants !

CATHERINE BAKER

Pourquoi faudrait-il punir ? Sur l'abolition du système pénal

[ISBN 2-912631-11-4, 192 p., 8€]

Tant l'archaïsme de la prison que la modernité des formes étatiques de punition qui tendent à la remplacer, et plus fondamentalement toute forme de punition, y compris dans ses manifestations privées, sont le sujet de ce livre résolument abolitionniste.

CATHERINE BAKER

Insoumission à l'école obligatoire

[ISBN 2-912631-12-2, 208 p., 8€]

À sa fille qui n'est jamais allée à l'école, Catherine Baker explique ce qu'elle pense elle-même de cette institution. Si l'école est la première cible de l'auteure, ses attaques portent beaucoup plus profondément, contre la domination adulte et, au-delà, contre l'asservissement social et la gestion des individus.

La première parution de ce livre date de 1985. Si les constats que dresse Catherine Baker sont très actuels, la radicalité de la remise en cause à laquelle elle se livre est quasiment impensable aujourd'hui.

E. REUS, D. OLIVIER, E. HARDOUIN-FUGIER

Luc Ferry ou le rétablissement de l'ordre

[ISBN 2-912631-09-2, 160 p., 3€]

Luc Ferry est sans doute le porte-parole le plus médiatique de l'humanisme « à la française ». Les auteurs démontrent comment cet humanisme, que Ferry défend au prix de malhonnêtetés argumentatives et de mensonges historiques, est foncièrement naturaliste et anti-égalitaire, indéfendable d'un point de vue éthique.

LAURA COTTINGHAM

Combien de « sales » féministes faut-il pour changer une ampoule ? Antiféminisme et art contemporain

[ISBN 2-912631-01-7, 80 p., 7,60€]

À partir d'une critique de l'exposition « Bad Girls », une dénonciation des mécanismes de la domination masculine (notamment l'invisibilisation des lesbiennes) dans l'art contemporain.

Contient de nombreuses reproductions d'œuvres d'artistes américaines contemporaines.

JOAN DUNAYER

Poissons. Le carnage

[ISBN 2-912631-10-6, 40 p. couleur, 2,30€]

Ce livret lève le voile sur un monde très largement ignoré : ce que vivent les poissons, ce qu'ils éprouvent et ce qu'ils subissent de notre fait (pêche, élevages, aquariums, etc.). Un plaidoyer très informé, pour changer notre relation à ces êtres sensibles, pour que nous refusions désormais de les exploiter.

Tahin party a édité jadis, et tient toujours à votre disposition, in extenso sur son site internet, avec d'autres textes...

FRANÇOIS-XAVIER VERSCHAVE

France-Afrique. Le crime continue

[ISBN 2-912631-02-5, 80 p., 2,30€]

Massacres des populations, assassinats d'hommes d'État, élections truquées, appropriation des richesses, détournement de l'aide publique au développement, etc. : les mécanismes de cinquante ans de prédation « post-coloniale » en Afrique expliqués de façon limpide.

E. REUS, D. OLIVIER, J. RACHELS, Y. BONNARDEL

Espèces et éthique.

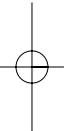
Darwin : une (r)évolution à venir

[ISBN 2-912631-06-8, 224 p., 8€]

Malgré les apports décisifs de Darwin, notre éthique continue de reposer sur une approche mystique de la nature et une sacralisation de l'humanité. Les termes de ce paradoxe constituent le sujet des textes rassemblés dans cet ouvrage. Quelle (r)évolution peut-on espérer ?

TAHIN PARTY [**طحين تارتى**]

n. f. (de *tahin*, 100% sésame, et *party*, insouciance occidentale)
1. Soc. Édition éremiphile. **2. Pol.** La nature n'existe pas. **3. Hist.** Trahir ses pairs ; renoncer à ses privilèges ? **4. Biol.** Moins de souffrances. **5. Géopol.** Le reste du monde s'invite à la fête.



Achévé d'imprimer en avril 2009
à l'Imprimerie 34, à Toulouse

Dépôt légal mai 2009

